



HAL
open science

Éloge du cidre

Mimmo Pucciarelli, Isabelle Felici

► **To cite this version:**

| Mimmo Pucciarelli, Isabelle Felici. Éloge du cidre. L'anarchisme en personnes, 2006. hal-01401902

HAL Id: hal-01401902

<https://hal.science/hal-01401902>

Submitted on 23 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



NARCHISME EN PERSONNES

Laurent Patry
Mimmo Pucciarelli



Éloge du cidre

*Amedeo Bertolo**

Je suis né en 1941 à Milan. Ma mère était couturière et mon père mosaïste : il faisait des mosaïques artistiques et décoratives.

Ils étaient tous les deux frioulans. Ma mère était arrivée à Milan à l'âge de cinq ans et mon père à vingt-cinq. Mon père a commencé à travailler en tant que salarié puis, au milieu des années cinquante, il a monté une petite entreprise artisanale. Je possède encore quelques tableaux qu'il a exécutés pour moi vers la fin de sa vie.

Mes parents n'ont eu que deux enfants : j'ai un frère né cinq ans après moi. Ma mère a travaillé dès l'âge de douze ans, d'abord dans un atelier de couture puis, quand elle a eu des enfants, elle a travaillé à domicile, jusqu'au milieu des années cinquante.

Ni elle ni mon père n'ont jamais eu d'activité sociale ni politique ; d'ailleurs mon père travaillait dix ou douze heures par jour, y compris le samedi...

J'ai peu de souvenirs de mes premières années et ils ne sont pas significatifs de ma « carrière » d'anarchiste. Il y a peut-être un épisode significatif : quand j'avais neuf ou dix ans, j'ai fabriqué à la main trois affiches illustrées signées « Mouvement patriote mondial » et je les ai collées sur les murs de mon quar-

* Traduit de l'italien par Isabelle Felici

tier. J'étais alors en quatrième ou cinquième année d'école primaire et j'avais probablement déjà cette impulsion « internationaliste ». Ces affiches étaient étrangement illustrées. Sur l'une d'elles, on voyait un Esquimau donnant la main à un Européen, sur une autre un Noir donnant la main à un Indien. Je ne sais plus pourquoi j'ai fabriqué ces affiches, mais je m'en souviens parce que ma mère m'en parlait tout le temps. Quand je suis devenu anarchiste, elle me disait : « Enfant déjà, tu faisais ces choses-là... »

En tout cas, j'ai fait ces affiches tout seul et apparemment sans aucune espèce d'influence externe... sauf peut-être les idées humanitaires de ma mère.

« Apatride », c'était déjà un mot difficile...

Oui, j'étais un enfant cultivé. *[Sourire]* Je lisais beaucoup. J'ai toujours beaucoup lu. Je lisais les romans que lisaient les enfants, mais je ne me souviens d'aucun titre en particulier. Il devait s'agir des romans de Salgari¹, Verne, etc.

Te souviens-tu d'autres événements de l'époque où tu étais enfant ?

Oui, vaguement. Par exemple des bombardements et du jour où nous sommes réfugiés dans un abri anti-aérien, quand a été touché l'immeuble voisin du nôtre. Beaucoup de gens sont morts, des enfants aussi...

La vie quotidienne à la maison était normale, sans rien de particulier. Et puis il y avait l'école et les jeux. J'habitais à San Siro dans ce qui était alors la banlieue de Milan et qui fait aujourd'hui intégralement partie de la métropole. Dès qu'on mettait le pied dehors, c'était la campagne et nous étions toujours dans les champs, dans les cours, dans les rues.

As-tu d'autres souvenirs de ton père en dehors du fait qu'il était artisan ?

Mon père était presque inexistant parce qu'il passait tout son temps au travail. Je me souviens de lui comme d'une figure paternelle à l'ancienne, une figure imaginaire : papa. Il rentrait tard à la maison. À l'époque les enfants se couchaient tôt, il n'y avait pas de télévision. Mais nous avions la radio.

Je ne savais même pas ce qu'il faisait comme travail. Je ne l'ai vraiment su qu'à l'âge de seize ans, quand j'ai travaillé pendant un an dans son atelier.

Ma mère était au contraire très présente parce qu'elle travaillait à la maison et qu'elle était toujours là quand je rentrais. Elle était très affectueuse, attentive. C'était une bonne mère.

Quand tu étais petit, t'a-t-on inscrit à des cours de religion ?

1. Emilio Salgari (1863-1911), auteur de romans d'aventure.

Pas vraiment. Ma mère était catholique, mais certainement pas bigote, même pas de façon formelle. Elle appartenait à une sorte de catholicisme humanitaire et social. Quant à moi, j'allais à la messe le dimanche matin, j'ai fait ma communion, ma confirmation, etc. Je fréquentais même l'oratoire où l'on allait pour jouer, mais cela ne m'a laissé aucune trace apparente. Pour nous les jeunes, c'était un espace de jeux, pas un lieu de prière ni d'endoctrinement religieux.

Mon père était totalement laïc, mais conformiste. Il n'allait donc jamais à l'église, sauf à Noël, par convenance sociale. Je crois qu'il n'a jamais été croyant.

Politiquement, je dirais que c'était un honnête homme du centre, laïc et démocratique. Peut-être votait-il pour le parti républicain ? Mais ce n'est qu'une hypothèse, car on ne parlait pas politique à la maison. On n'en a jamais parlé jusqu'à ce que je sois politisé.

J'habitais dans un immeuble HLM qui était organisé autour des cours. Dans chaque cour, il y avait presque cent familles. Ma grand-mère habitait dans la même cour, ainsi que mes oncles maternels, mais nous n'avions pas de vie de famille élargie.

Une « famille du Nord » ?

Oui, mais une famille d'il y a un demi-siècle, ce qui n'est pas tout à fait pareil que la famille nucléaire d'aujourd'hui.

Tu as dit que tu aimais lire. Quelqu'un t'en a-t-il donné l'envie ?

Je pense que cela a été un choix spontané. À la maison, il y avait des livres – dont une encyclopédie que je consultais attentivement – parce que mon père, en tant qu'artisan, avait du respect pour la culture.

Les livres que j'ai lus, je les ai trouvés de différentes façons. Quand j'ai eu environ une douzaine d'années, j'ai commencé à les acheter moi-même.

Y a-t-il des anecdotes particulières qui remontent à l'époque de l'école primaire ?

J'allais dans une école fréquentée essentiellement par des enfants de prolétaires, car le quartier dans lequel j'habitais était un quartier HLM. Je me souviens vaguement d'avoir été un bon élève, apprécié de ses maîtres et de ses maîtresses.

Peux-tu parler de ton quartier ?

C'était un quartier prolétaire, car à l'époque il y avait encore beaucoup de prolétaires à Milan. Il était habité par des gens venus d'autres régions d'Italie, de Vénétie, du Frioul, du Sud, de la Sicile, de Naples, mais aussi de Lombardie, du Piémont. Milan attirait encore beaucoup de travailleurs étrangers à la ville. Ce quartier construit en 1941 était surtout habité par des non-Milanaïsi. Parmi mes amis, il y avait des enfants dont les parents étaient du Frioul, de Novare, de Plaisance, de Sicile, de Naples... Nous, les enfants, nous nous sentions tous milanaïsi... et parmi nous, il n'y avait pas de rivalités de type ethnique. À l'époque, il y avait encore une intégration rapide et forte. À la maison, nous ne parlions qu'italien. Ma mère était pratiquement milanaïse, puisqu'elle était arrivée à cinq ans, et sa langue principale était le milanaïsi, mais avec nous elle ne parlait qu'italien. Elle ne parlait le milanaïsi qu'avec sa mère et ses frères. Mon père ne parlait que l'italien en famille et que le frioulan avec ses amis et ses camarades de travail.

Pourquoi ce choix de ne parler qu'italien ?

De toute évidence, c'était un choix d'intégration culturelle et de promotion sociale. Nous les enfants, nous ne parlions qu'italien entre nous, avec quelques expressions milanaïses.

Dans ce grand quartier, la vie tournait essentiellement autour des cours. Il y avait des centaines d'enfants dont une moitié avait le même âge que moi. Tout cela suffisait à notre vie sociale. Je me rappelle que pour nous, les enfants, ce n'était pas tant le ballon qui importait que le cyclisme, qui était un sport populaire à l'époque. Nous jouions à dessiner des pistes à la craie et à organiser des courses avec des bouchons de bouteille colorés, une couleur pour chaque équipe cycliste. C'était l'époque de Coppi et Bartali. Moi aussi je participais à ces jeux.

Le *Giro*, que nous suivions à la radio, était un événement national.

Nous jouions aussi beaucoup dans les champs, nous nous baignions dans les fossés qui étaient tout près de chez nous. Nous étions organisés en bandes. Pour nous, une bande, cela voulait dire un groupe d'amis, même si parfois nous nous battions à coup de pierres et à la fronde. Mais ce n'étaient pas des gangs très méchants ! À une exception près. *[Sourire]* Dans notre cour, il y avait une bande d'enfants un peu plus grands que nous, dont certains sont devenus des délinquants. Déjà à l'époque, ils étaient méchants avec les autres enfants. Rétrospectivement, je pense qu'il devait y avoir dans cette bande des enfants issus de familles particulièrement déshéritées, sociologiquement on dirait sous-prolétaires, tandis que nous venions en majorité de familles de prolétaires...

Mon père, comme je l'ai dit, a été salarié jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de douze ou treize ans, puis il s'est mis à son compte, avec un associé. L'entreprise employait cinq, six, huit personnes et n'était donc pas très grande. Du point de vue économique, les choses ont un peu changé quand j'ai eu seize ou dix-sept ans, parce que nous avons vu arriver un peu de bien-être dans la famille. Nous avons déménagé dans un logement en dehors du quartier HLM. Cela a marqué l'ascension sociale de la famille.

Qui a ensuite continué avec toi...

Oui, dans un certain sens. *[Sourire]*

Les bandes étaient-elles mixtes ?

Il n'y avait que des garçons. Les filles jouaient de leur côté...

Tout a donc bien marché à l'école primaire. Tu étais probablement le premier de la classe...

Non, le deuxième. J'ai toujours été deuxième.

[Sourire] Deuxième ou troisième, durant toute ma scolarité. Il y avait toujours quelqu'un qui était meilleur ou plus studieux que moi. J'aimais bien l'école, mais rien ne m'a jamais stimulé à devenir le meilleur. C'est du moins ce dont je me souviens. Je ne sais pas ce que dirait un psychanalyste... J'étudiais parce que j'aimais cela. J'avais de bons résultats parce que je n'avais aucun effort à faire et c'est peut-être pour cela que je n'ai jamais été le meilleur de la classe...

Te rappelles-tu avoir été au cinéma à l'époque ?

À l'époque du primaire, j'y allais peut-être avec mes parents. Il y avait deux cinémas misérables près de chez nous où je suppose que nos parents nous conduisaient quelques fois...

Tes parents lisaient-ils des journaux ?

Je me rappelle un quotidien du soir, intitulé *Corriere di informazione*, et un mensuel, le *Reader's Digest*.

Après l'école primaire, tu vas au collège. Qu'est-ce qui change alors ?

Le collège où j'allais était au centre de Milan, il y a donc eu une transformation logistique. Je suis passé d'une école primaire, à laquelle je me rendais à pied, au collège, où j'allais en tram. Le collège était près de là où se trouve maintenant le

Piccolo Teatro di Milano. La composition sociale en était plus variée. Il y avait déjà un peu de bourgeoisie, de petite bourgeoisie qui était encore assez limitée financièrement. Je ne me souviens donc pas d'un changement social significatif. Je ne me souviens pas non plus d'un grand changement existentiel, même si la puberté est arrivée, ainsi que les premières interrogations sur la religion, les premières discussions entre copains...

Jusqu'à quatorze ans, j'ai été modérément religieux comme tout enfant de l'époque. Vers quatorze ans, j'ai commencé à m'interroger et à discuter avec mes amis et je suis devenu athée.

Tout seul ?

Oui, de façon rationnelle ! Enfin « rationnelle »... Comme tu peux l'imaginer, tout a commencé avec les interdictions sexuelles de la religion qui mettaient en cause la pratique de l'onanisme chez les enfants, chez les garçons. *[Sourire]* Cela au niveau psychologique. Mais, en apparence, j'ai abandonné la religion de façon tout à fait rationnelle.

Je ne me rappelle pas les termes exacts de nos discussions sur ce thème. Avec un ami de l'époque qui était culturellement plus mûr, nous sommes arrivés presque en même temps à penser que la religion catholique était ridicule. Alors nous avons commencé à nous interroger sur les interdictions sexuelles, puis nous sommes allés plus loin et avons discuté de la religion, de ses mythes, de l'existence de Dieu. Je ne crois pas qu'un événement précis m'ait poussé à faire ce choix. Sans doute une évolution de la pensée.

Je sais que quand je suis arrivé au lycée, j'étais athée.

Au collègue, aucun professeur ne m'a marqué ni influencé de quelque façon que ce soit. J'avais de bons résultats dans les matières littéraires, si bien qu'au lycée j'ai suivi des études classiques.

À cette époque, je lisais un peu de tout, mais j'ai commencé à lire des essais plus tard.

Avec quels yeux un enfant de ton âge vivait-il sa ville dans les années cinquante ?

Plutôt bien. J'aimais mon quartier et j'aimais le déplacement quotidien vers une autre zone de la ville. J'étais un jeune garçon assez satisfait de ce qu'il était, qui avait de quoi manger, de quoi s'habiller...

La bicyclette ?

Non, sans doute était-elle encore un luxe pour notre couche sociale. À cette époque, mon père avait déjà acheté une moto pour remplacer sa bicyclette.

Après le collège, tu as dit t'être inscrit au lycée classique. Était-ce ton choix ou celui de ta famille ?

J'étais désireux de poursuivre des études, mes enseignants avaient suggéré à ma famille de me laisser continuer mes études et de m'inscrire au lycée classique. Mon père aurait préféré m'inscrire dans un lycée technique pour m'envoyer travailler plus vite, mais ma mère doit avoir insisté pour qu'on m'envoie au lycée. Et j'étais content d'y aller...

À ce moment-là, tu as environ quatorze ans. Y a-t-il, durant ces années-là, des événements sociaux ou politiques dont tu te souviennes ?

Hum... Le seul événement politique dont je me souviens, de façon indirecte, est une lutte pour Trieste italienne² contre l'occupation par les troupes de Tito. Je m'en souviens parce que les plus grands participaient à des manifestations auxquelles nous, les plus petits, ne participions pas.

Arrivent ensuite les premières années du lycée. Quels sont les nouveaux changements ?

Il y a beaucoup de changements. Je me suis inscrit au lycée Parini, l'une des institutions de la bourgeoisie milanaise, où j'ai trouvé une composition sociale très différente de celle du collège et un environnement culturel beaucoup plus stimulant. Et puis entre temps j'avais grandi. C'est là que j'ai commencé à m'intéresser à la politique, durant les premières années du lycée.

Tu es en train de passer, petit à petit, d'une culture « prolétaire » à une autre culture de type « classique ». As-tu regretté la cour de ton immeuble prolétaire ?

Non, parce que j'avais perdu une grande partie de mes amis de l'immeuble à l'époque du collège, quand je me suis fait de nouveaux amis qui ne venaient pas de mon quartier. Quand je suis allé au lycée, j'ai perdu presque tous les liens avec les amis de l'école et du collège. Je ne me rappelle pas avoir eu des regrets, parce que je n'ai pas vécu ce passage d'une école à l'autre comme un arrachement, mais simplement comme un passage de la vie.

J'ai dû arriver au lycée en 1955 ou 1956, et je me suis tout de suite intéressé à la politique. Au début du lycée, je me définissais mazzinien. J'avais lu le livre

2. Trieste n'est devenue italienne qu'en 1954.

de Mazzini, *Dei diritti e dei doveri*³, j'y avais trouvé une position lucide et démocratique, conforme à mes idées. Puis après quelques années de lycée, toujours sans avoir d'activité politique, par mes lectures et au fil des discussions, je me suis rapproché de positions jacobines radicales. À seize ans, j'ai commencé à lire *Il Mondo* et *L'Espresso*, qui étaient à l'époque deux journaux de la gauche laïque italienne. *Il Mondo* surtout était presque explicitement radical, et le parti radical avait à ce moment-là comme symbole le bonnet phrygien. J'ai donc suivi une sorte d'évolution qui m'a conduit du mazzinisme à ces positions jacobines. Je lisais Saint-Just.

Je choisissais moi-même mes lectures qui ne m'étaient pas dictées par l'école. Peut-être que des camarades de lycée me les avaient conseillées, mais ce n'est pas sûr. Je ne me souviens que d'un camarade du lycée, un certain Roberto Ambrosoli, qui a ensuite fait partie de ma vie pendant de nombreuses années. Il appartenait à la bourgeoisie milanaise... Nous avons commencé à discuter ensemble et je me rappelle qu'à l'époque il se disait libéral, alors que je me disais républicain. Puis ensemble nous avons évolué vers l'anarchisme. Nous étions dans la même classe au début du lycée et nous avons été de grands amis. Nous le sommes encore (anarchistes et amis).

Au lycée, je n'ai pas vraiment senti de différence de classe. Ou plutôt je n'en ai pas souffert.

Je voyais que de nombreux camarades venaient d'une famille riche et avaient d'autres façons de parler, de s'habiller aussi. Je m'habillais certainement plus pauvrement qu'eux. Jusqu'à seize ans, je n'ai pas eu de vêtement qui n'ait été récupéré d'un vêtement de papa.

En somme, il y avait des différences et elles se voyaient, mais il ne me semble pas en avoir souffert.

Que signifie que ces camarades avaient une autre façon de parler ?

Ils s'exprimaient mieux, ils avaient une culture plus vaste, ils savaient jouer avec les mots beaucoup mieux que moi. Cela pour les deux tiers des élèves de ce lycée qui était, je le répète, le lycée de la bonne bourgeoisie milanaise.

3. *Des droits et des devoirs*, traduit en français sous le titre *Des devoirs de l'homme*. Cela me fait penser que quand j'étais jeune, j'avais écrit sur un pantalon, à la peinture verte, droit d'un côté et devoir de l'autre. (Note de M. P.)

En d'autres termes, tu veux dire qu'il suffisait d'être un fils de la bourgeoisie pour parler mieux que les autres...

Hum... je crois que oui.

Tu commences donc à t'intéresser à la société, à lire Il Mondo, L'Espresso...

Oui. *L'Espresso* ne ressemblait pas à ce qu'il est aujourd'hui. C'était un journal à scandales « justes », qui concernaient la spéculation immobilière, les aliments que l'on frelait, les grandes campagnes politiques. Tandis que *Il Mondo* était un peu plus intellectuel, encore un peu difficile pour moi à l'époque, mais avec une position politique claire, de gauche et laïque.

Vers l'âge de quinze ans, Roberto et moi nous considérions comme des laïcs de gauche, ni communistes ni socialistes.

Pourquoi pas communiste ni socialiste ?

J'avais un ami socialiste, un camarade de classe, mais moi je ne l'étais pas. Il y a aussi des camarades de classe dont j'ai su plus tard qu'ils étaient communistes, mais, bien sûr, ils n'ont eu aucune influence sur moi. Cela venait peut-être de ma formation : mon père n'était pas communiste, il était même anticommuniste, et ma mère était catholique. Peut-être m'ont-ils influencé dans ce sens... mais je ne peux pas l'affirmer.

Personnellement, j'avais une idée du communisme passée à travers le filtre de la gauche laïque non communiste. C'était donc une idée négative. Mais je ne le diabolisais pas. Je pensais que l'Union soviétique et les partis communistes en général n'étaient pas le modèle à suivre, mais que probablement il pourrait y avoir une convergence entre les couches progressistes de l'Occident et les couches les moins stalinistes de l'Est. C'était plus ou moins mon opinion à l'époque.

En 1956, il y a eu les événements de Hongrie. T'en souviens-tu ?

Bien sûr. C'est une histoire à la fois sympathique et antipathique. J'ai été très frappé par ces événements et j'ai pris parti pour la révolte hongroise, bien sûr, puisque j'étais un laïc de gauche jacobin. Je me souviens d'une manifestation des élèves du lycée en faveur de la Hongrie. Roberto Ambrosoli et moi y avons participé et je me rappelle aussi que nous avons été à la tête d'un « commando » qui a donné l'assaut à une section du parti communiste. Ce jour-là, nous avons brisé la vitrine de la section... Au nom du peuple hongrois !

Mais c'est aussi un souvenir désagréable parce que je me suis rendu compte *a posteriori* qu'une grande partie de ceux qui manifestaient avec nous étaient des réactionnaires ou des fascistes. Nous étions en partie conduits par un ensei-

gnant de gymnastique qui était fasciste. Mais nous, à l'époque, nous vivions cela comme une manifestation de la liberté contre la tyrannie... La révolte de ce peuple hongrois héroïque contre l'horrible tyrannie communiste d'abord et contre l'invasion soviétique. Je dois ajouter qu'à l'époque je ne savais rien des ferments libertaires de cette révolution hongroise, des conseils ouvriers, etc.

On peut dire que ta première action politique a été de participer à un « comando »...

Oui, mais l'action a été très simple parce que nous sommes entrés dans le local en chahutant, puis nous avons cassé la vitrine et nous sommes partis. En rentrant à la maison, nous étions sûrs d'avoir bien fait et d'avoir exprimé ainsi notre profonde indignation. Nous avons aussi pensé nous enrôler comme volontaires pour aller combattre en Hongrie... J'en avais parlé avec Roberto, puis rien ne s'est fait, parce que personne n'est parti...

Cette première action politique a-t-elle été immédiatement suivie d'autres actions ou bien s'est-il agi d'un fait isolé après lequel tu as repris tes lectures et les discussions politiques ?

Je pense qu'il s'est agi d'un fait isolé. L'année suivante je ne suis pas allé au lycée. Cette année-là, j'ai travaillé dans l'atelier de mon père, parce qu'il projetait de s'installer à Porto Rico, où il devait diriger une usine de mosaïque. Je devais le suivre et devais donc apprendre, moi aussi, le métier de mosaïste. J'ai également suivi un cours d'espagnol et d'anglais cette année-là. C'est pour cela que j'avais quitté le lycée. Puis mon père n'est finalement pas parti et je suis retourné au lycée.

Entretiens, Roberto Ambrosoli avait redoublé et nous nous sommes retrouvés au lycée Berchet, un autre lycée de la bourgeoisie milanaise.

Qu'as-tu pensé quand tes parents t'ont dit que tu ne pouvais pas continuer tes études et que tu devais suivre ton père ?

Ils ne m'ont pas dit que je ne devais plus aller à l'école. Ils m'ont suggéré de suivre mon père, suggéré fortement... Je dois dire que du haut de mes seize ans, cela m'apparaissait comme une aventure que d'aller m'installer à Porto Rico. L'idée de tenter l'aventure et de changer radicalement de vie a prévalu sur le plaisir que j'avais d'aller à l'école.

Pendant un an, j'ai donc travaillé la moitié de la journée comme apprenti artisan ; le reste du temps, j'étudiais l'anglais et l'espagnol.

As-tu aimé ce travail ? Quelles ont été tes impressions en tant que travailleur ?

C'était terrible. *[Rires]* Cela m'a convaincu de retourner au lycée⁴. C'était très ennuyeux. J'étais apprenti et je m'occupais donc des parties les plus simples des mosaïques, les parties les moins créatives ; et puis je m'occupais des emballages, de l'expédition, j'étais un peu le commis d'atelier qui devait apprendre tout le cycle. J'ai été très content de retourner au lycée. *[Sourire]* Dans cette entreprise, il y avait mon père, son associé, le fils de cet associé et quatre ou cinq ouvriers. Tous ces artisans n'exécutaient pas des tableaux comme ceux que j'ai chez moi, mais des façades pour des édifices publics, des églises et, plus tard, pour des mosquées, des palais de sultans, etc.

Durant tout ce temps, tu as été en contact avec des travailleurs...

Et j'étais politiquement le plus extrémiste de l'atelier !

Je dois dire qu'il était difficile de discuter avec les autres, justement parce que mes idées étaient pour eux d'un extrémisme incompréhensible. À l'époque, il était question de l'Algérie française et de de Gaulle qui a résolu la question à sa façon. Moi je disais, comme un jacobin, que les Pieds-noirs, l'OAS, etc., devaient être pendus aux réverbères, et les autres ne disaient rien ou exprimaient des positions beaucoup, mais beaucoup plus modérées.

Avais-tu d'autres sujets de discussions avec eux, le sport par exemple ?

Non, le sport ne m'a jamais intéressé, sauf à l'époque de Coppi et Bartali, quand j'étais enfant...

Durant l'année que tu as passée dans cet atelier de mosaïque, as-tu appris le métier ?

Un peu, mais pas assez pour l'exercer. C'est un travail qui exige une patience inouïe. Imagine qu'il faut coller des petites pierres l'une à côté de l'autre, tout au long de la journée... Cela demande aussi une habileté que je n'avais sans doute pas, ainsi qu'une sensibilité pour les formes, les couleurs... Les mosaïstes venaient d'une école professionnelle au Frioul, à Spilimbergo que les jeunes

4. Cf. Bernard Lahire et son histoire de vie... « Je n'étais pas fait pour être dans l'atelier » a raconté ce sociologue lyonnais lors d'une intervention en avril 2005 à la Librairie des Ardents à Lyon.

fréquentaient pendant cinq ans, jusqu'à l'âge de seize ans ; ils apprenaient donc déjà le métier avant de travailler dans un atelier. Aujourd'hui c'est un métier qui se perd à cause du coût élevé des matériaux et de la main d'œuvre.

Mais ce travail ne te plaisait pas. Avais-tu une idée de ce que tu voulais faire quand tu serais « grand » ?

Pas du tout.

Tu retournes donc à l'école. Au lycée...

Ce lycée était identique au précédent, même s'il avait un autre nom. La première année, j'ai fréquenté la même classe que Roberto Ambrosoli, j'ai tissé de nouveaux liens d'amitié et mon évolution s'est poursuivie, si bien que dès la deuxième année je me suis approché de l'anarchisme.

Je n'avais pas cessé de lire *Il Mondo* et *L'Espresso*, mais je n'avais eu aucune activité politique ou sociale.

J'ai repris mes études, et les matières où j'obtenais les meilleurs résultats étaient l'italien, le grec, le latin et l'histoire, tandis que dans les autres matières, j'avais des résultats corrects, sans honte ni gloire. J'ai toujours été reçu sans difficulté, sans travailler beaucoup...

Je n'ai mené aucune action politique jusqu'en 1961, mais j'ai beaucoup lu et eu énormément de discussions politiques. J'ai aussi participé à des réunions avec d'autres étudiants de gauche qui étaient pour la plupart radicaux et qui avaient quelques modestes activités culturelles. Par exemple, ils distribuaient un petit journal, ils organisaient une ou deux conférences par an dans le cadre de l'école...

Avant de devenir anarchiste, je participais à ces actions culturelles qui étaient suivies par une minorité d'élèves du lycée. J'y repense maintenant, j'ai mené une action antireligieuse en 1960 parce qu'à cette période est né dans mon lycée un mouvement qui a pris plus tard le nom de *Comunione e liberazione*. Ce mouvement s'appelait alors *Gioventù studentesca* et Don Giussani, qui en était le fondateur, était mon professeur de religion.

Je me rappelle qu'à l'époque il y a eu de grandes bagarres avec ce professeur qui, selon moi, était fasciste car il exprimait des idées déplorables. Il nous suggérait par exemple de lire le livre d'un certain Alexis Carrel, que j'ai lu et dont j'ai découvert qu'il était raciste. Et puis, rien que pour faire chier les cathos, je participais à leurs réunions ouvertes, pour contredire tous leurs propos.

Pourquoi cet acharnement contre la religion ? On peut être athée d'une autre façon...

Oui, mais cela n'a été qu'un moment de ma vie, probablement parce que c'était la seule activité qui me venait à l'esprit à l'époque. Au lycée, il y avait une douzaine d'élèves actifs, des radicaux, et puis il y avait aussi ces catholiques intégristes qui étaient les plus actifs culturellement parce qu'ils organisaient chaque semaine des réunions « ouvertes », du moins selon leur point de vue. Disons qu'à ce moment-là je fourbissais mes armes... [Sourire] En fait, par la suite, je me suis peu intéressé à la religion... Mais à cette époque, je me suis trouvé face à ce Don Giussani, et surtout face à ce mouvement catholique intégriste naissant que j'ai essayé de contrecarrer.

Il s'est donc agi d'une autre « action politique ». Avec qui l'as-tu conduite, avec Roberto Ambrosoli ?

Non, parce qu'il avait déménagé à Naples. Je me suis retrouvé seul, même si à la fin du lycée j'avais formé un petit groupe d'anarchistes... En fait, j'allais simplement à des réunions pour discuter de façon « polémique » avec ces catholiques et, bien sûr, je ne gardais pas mon sang froid... J'y allais pour polémiquer, il y avait en moi ce goût de la discussion.

Je me rappelle qu'à une de ces réunions ouvertes, Don Giussani m'a dit qu'il valait mieux que je ne vienne plus et donc je n'y suis plus allé...

Si au lycée il y avait peu de jeunes actifs politiquement, il y avait quand même à l'extérieur différents partis politiques. Qu'en pensais-tu ?

Au début, je me sentais proche des républicains à tel point que j'ai failli commettre l'imprudence de m'inscrire à la jeunesse républicaine !

Le parti républicain avait un local qu'on ne pouvait pas ne pas voir, au centre de Milan, via Dante. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré pour la première fois des anarchistes des années plus tard... Le jour où je me suis rendu au siège, il n'y avait aucun responsable et je n'y suis pas retourné. C'était les premières années du lycée. Plus tard, j'ai voulu m'inscrire au parti radical. Je passais tous les vendredis devant le local de ce parti, via Brera, en allant en cours. Heureusement, ce jour-là, le siège était fermé et je ne me suis pas inscrit non plus au parti radical... Ce n'était là que de légères sympathies politiques. Je suppose que je cherchais une possibilité d'action politique. Je ne connaissais aucun militant dans ces formations politiques, ni personne qui eût fréquenté des militants.

Que pensais-tu des autres partis politiques ?

Ce que peut penser un garçon de cet âge qui a des positions républicaines, dans le sens historique, mazzinien, et, plus tard, des positions radicales qui étaient celles de la gauche laïque et démocrate.

Avais-tu assisté à des manifestations ou à d'autres initiatives à cette période ?

Rien qui m'ait impressionné. Je ne suivais pas beaucoup les événements et il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait pas de mouvements sociaux importants. Je suppose qu'il y avait les traditionnels Premier mai, des grèves syndicales, mais cela ne me touchait pas, en tout cas, cela ne m'impressionnait pas. Je lisais ces informations dans les journaux, mais elles ne me frappaient pas émotionnellement.

Avant d'arriver à la rencontre avec l'anarchisme et les anarchistes, que peux-tu me dire de tes activités durant les dernières années du lycée, en dehors des études ?

Mes activités étaient celles des jeunes de l'époque, sans doute moins nombreuses parce que je lisais sûrement beaucoup. Il y a eu quelques tentatives avec les filles, bien sûr. *[Sourire]* J'allais aussi au cinéma, mais cela ne m'intéressait guère. J'y allais parce que c'était la seule forme de spectacle qu'il était possible de suivre, et puis il n'y avait pas la télévision. Souvent, j'y allais avec des amies, mais alors nous n'y allions pas pour regarder le film, mais pour nous retrouver dans une salle obscure. *[Sourire]* Plus tard je suis allé un peu au théâtre.

Jusqu'à ce moment-là, à chaque passage de ma vie, de la cour de l'immeuble à l'école primaire, du collège au lycée, j'avais eu plusieurs amis, tandis qu'à partir du lycée, j'ai eu un ami « pour toujours », Roberto Ambrosoli. C'est avec lui que j'allais parfois au cinéma, ou bien nous nous promenions et nous parlions, parlions, parlions...

Et les vacances ? Partiez-vous en famille, à la montagne, à la mer ?

Pendant mon enfance, j'allais en colonie de vacances, c'était les vacances des pauvres. Les colonies étaient pour la plupart gérées par les prêtres. Il y a eu aussi quelques vacances en famille. Quand nous étions « pauvres », nous louions une pièce meublée équipée d'un réchaud à alcool. Quand nous avons été un peu plus aisés, cela s'est amélioré, mais au fond, il s'agissait de vacances « familiales » qui ont eu peu d'impact émotif.

À partir de l'âge de dix-sept ans, chaque été je suis parti à l'étranger pour parcourir le monde et pour avoir des relations sexuelles plus simplement qu'en Italie. *[Rires]* La première fois, je suis allé en Angleterre et en Écosse avec

Roberto, dans des camps de travail, pendant deux mois. L'année suivante, je suis allé en Norvège pendant environ deux mois. Du point de vue existentiel, c'étaient des moments importants de ma vie. Je faisais de l'auto-stop, je dormais dans les auberges de jeunesse, dans les granges, dans les fossés, je travaillais au moment des récoltes de fruits, je faisais du bénévolat. Ces camps de travail avaient pour moi un but pratique, car on nous logeait en échange de travaux peu rémunérés : parfois il s'agissait de réhabiliter un centre social, une école... La nourriture et le logement étaient toujours assurés. Bien que ma famille fût devenue plus aisée, modestement aisée, je devais me payer mes vacances moi-même, avec ces petits travaux. Cela ne représentait pas pour moi un travail mais la possibilité de faire des rencontres, car dans ces camps, il y avait des dizaines de jeunes de mon âge, filles et garçons, avec lesquels il était très intéressant d'interagir dans tous les sens du terme. *[Sourire]*

Mon père n'était pas très content de me voir partir, contrairement à ma mère. Quant aux parents de Roberto, ils étaient toujours mécontents. Il ne pouvait venir avec moi qu'une année sur deux, parce que nous revenions mal vêtus et maigres...

Cette partie de ma vie qui a commencé à dix-sept ans a été très importante.

Ce choix était-il celui de nombreux jeunes de l'époque ?

Les Italiens n'étaient pas très nombreux. Il y avait plus de Français, de Scandinaves, d'Allemands. Il y avait des Italiens et aussi des Espagnols et des Portugais qui avaient souvent les mêmes intentions, non dissimulées, que nous, c'est-à-dire de rencontrer des jeunes Scandinaves... Nous n'étions pas des maniaques du sexe, simplement la société faisait de nous des frustrés. Pour ma part, je commençais déjà à théoriser sur la libération sexuelle, l'amour libre... J'avais été influencé sur ce plan par la lecture des radicaux, puis par des lectures anarchistes. En fait, à dix-neuf ans, en 1960, je suis devenu anarchiste. Mon approche de l'anarchisme m'a conduit vers des lectures fondamentales...

Tu as dit que Don Giussani t'avait influencé de façon négative, mais n'y a-t-il pas eu au lycée un professeur de philosophie...

Le mien était un imbécile qui faisait cours en lisant ses notes. Il interrogeait en suivant sur son cahier pour vérifier que les réponses des élèves correspondaient à ce qu'il avait dit. Il était fou... et en plus il était plutôt réactionnaire. Il théorisait l'infériorité des femmes... Bref, il n'a eu aucune influence sur moi, même de façon négative, parce que c'était une nullité.

Un jour, ce professeur de philosophie a convoqué mon père pour lui suggérer de m'envoyer dans la vie active ou bien, si je devais continuer à étudier, de m'inscrire en droit, parce que sinon j'allais finir en prison...

[Sourire] sûrement parce que je m'étais exprimé peu poliment sur ses opinions politiques. Après cet entretien, ma mère m'a dit de faire un peu attention. En tout cas, le professeur de philosophie avait raison : un an plus tard, j'étais en prison...

J'ai eu quelques bons enseignants, un en grec et une autre en italien et latin, mais ils n'ont pas eu d'influence « idéologique » sur moi. C'était de bons professeurs qui avaient une attitude bienveillante à mon égard, parce que j'étais bon élève et que sans doute ils étaient de gauche. L'une s'appelait Annetta Levi, elle était juive et appréciait les positions de « gauche » qui transparaissaient dans ce que j'écrivais. À un certain moment, j'ai commencé à employer à petites doses des concepts anarchistes... Quant au professeur de grec, c'était quelqu'un de très bien ; c'était un homme bon et cultivé, qui m'a sans doute influencé sur le plan humain.

Comment es-tu arrivé à l'anarchisme ?

Par des lectures, toujours. Mes premières lectures anarchistes sont le fait du hasard. *Umanità nova* [hebdomadaire de la Fédération anarchiste italienne, FAI] était exposée sur un panneau près de chez moi. Je suppose que c'était Pinelli⁵ qui l'affichait, parce que c'était le seul anarchiste qui habitait dans ce quartier. C'était un tableau d'affichage qu'utilisaient les anarchistes comme le faisaient autrefois les partis politiques. Je passais devant et je trouvais ce périodique un peu étrange et bizarre, mais aussi amusant.

Pourquoi bizarre ?

Ne penses-tu pas qu'un non-anarchiste qui rencontre l'anarchisme le trouve plutôt bizarre ? Disons en dehors de l'ordinaire. Je me rappelle que les textes anticléricaux qui y étaient publiés m'amusaient. Mais je le trouvais aussi un peu extravagant avec sa rhétorique excessive. C'est comme cela que je jugeais le journal à l'époque... peut-être aujourd'hui aussi, mais pour d'autres raisons. [Sourire]

5. Sur ce personnage, voir plus loin.

Et puis, chaque jour, en rentrant du lycée Berchet, je passais près d'un kiosque à journaux, pas très loin de Piazza Duomo. La personne qui tenait le kiosque était anarchiste. Quand j'ai commencé à lui demander les journaux anarchistes qu'elle exposait, elle m'a passé aussi d'autres périodiques.

Arrêtons-nous un instant sur le tableau d'affichage, sur ce journal, Umanità nova, et sur le mot qui y était écrit : anarchiste. Que t'évoquait ce mot ?

Pour moi, il ne signifiait rien, mais étant intellectuellement curieux, j'ai commencé à m'y intéresser, par exemple en fréquentant la bibliothèque municipale et en cherchant ce qu'il y avait sur les anarchistes. Le premier livre que j'ai lu sur les anarchistes devait être celui de Zoccoli ou celui de Sernicoli⁶. Ces deux livres n'étaient d'ailleurs pas des livres anarchistes et n'étaient pas très favorables aux anarchistes. Ils m'ont laissé un peu perplexe parce qu'ils parlaient surtout d'histoires de bombes, de sang... Je me suis dit que ces anarchistes étaient un peu étranges. Ces deux livres donnaient aussi des informations générales sur l'Idée... Entre temps, je suis passé heureusement à la lecture de la revue *Volontà*, qui était publiée alors par Giovanna Berneri⁷, et qui était d'un bon niveau culturel. A ce moment-là, après la curiosité du début qui m'avait poussé à connaître ces anarchistes, j'ai trouvé dans *Volontà* des idées qui étaient très proches de ce que je pensais.

C'est Augusta Farvo, qui tenait le kiosque de Piazza Duomo, qui me donnait cette revue. Augusta exposait la presse anarchiste de l'époque, *Il Libertario*, *Umanità nova*, *L'Adunata dei Refattari* et *Volontà*. Cette vieille demoiselle était un personnage pittoresque, au passé anarchiste intéressant. À l'époque, il y avait deux autres kiosques qui diffusaient la presse anarchiste à Milan mais je ne les ai connus qu'après. Augusta était d'un genre curieux, amusant...

Que peux-tu nous dire encore d'Augusta ?

Augusta était une caricature, un personnage extravagant. C'est sûr qu'elle était anarchiste, car quand je lui demandais *Volontà*, elle me passait tout ce qu'elle avait derrière le comptoir, des tracts, etc. C'est comme cela qu'elle faisait de la propagande.

6. Cf. Zoccoli Ettore, *L'anarchia. Gli agitatori ; le idee, i fatti*, Milano, première édition, 1908 ; et Sernicoli Ettore, *L'anarchia e gli anarchici, studio storico e politico*, Milano, 1894.

7. (1897-1962). Née Caleffi, elle fut la compagne et l'épouse de Camillo Berneri, tué avec Francesco Barbieri par les communistes espagnols, en 1937 à Barcelone.

Je l'ai vue une dernière fois à l'enterrement de Valpreda⁸, mais elle était complètement démente... Elle devait avoir près de quatre-vingt-dix ans et elle souffrait de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé... Elle est morte en 2004.

Pour en revenir à Volontà, tu disais avoir trouvé dans cette revue des affinités électives...

J'y ai trouvé des choses qui faisaient écho en moi. Tout ce qui y était publié m'intéressait et puis je la trouvais très belle. À l'époque, elle était mensuelle. J'ai commencé à la lire en 1960 et l'année suivante, je suis devenu distributeur pour Milan.

À la lecture de Volontà, je me suis dit que j'avais découvert quelque chose de très beau. L'anarchisme était pour moi comme un filon d'or.

Volontà exprimait ce que je ressentais en matière d'égalité, de liberté. Et puis elle était le reflet d'une histoire complètement inconnue qui semblait raisonnablement acceptable. Elle semblait même vraie et elle l'était en partie. [*Sourire*] Une histoire complètement inconnue mais belle. Une histoire d'hommes et de femmes qui avaient lutté en Espagne, en Ukraine... autant de choses dont je n'avais pas eu la moindre idée auparavant.

Petit à petit, je suis parvenu à me procurer les deux ou trois livres anarchistes disponibles à l'époque, que je me suis fait envoyer par l'intermédiaire de *Volontà*. Et surtout, j'ai approché pour la première fois des anarchistes, non pas par l'intermédiaire de *Volontà* mais par *Il Libertario* et *Umanità nova*. J'y ai lu des annonces de réunions anarchistes et je suis finalement arrivé à connaître des anarchistes en chair et en os.

C'est comme cela que tu es devenu anarchiste ?

Oui, après quelques lectures, quelques réflexions, des perplexités, je me suis senti très proche de ce qui me semblait être l'anarchisme. Je me souviens de la première fois que je me suis déclaré anarchiste. Je l'ai fait en écrivant à Roberto, qui à ce moment-là habitait Naples. Je lui ai envoyé les articles que j'avais lus dans *Volontà* et il m'a répondu qu'il était parfaitement d'accord et que lui aussi se sentait en harmonie avec l'anarchisme... Étrange évolution...

8. Pietro Valpreda, bien qu'innocent, a passé de longues années en prison après avoir été inculpé des attentats de Milan... de décembre 1969.

Et puis, cela a continué. Je disais que j'ai commencé à lire les premiers textes anarchistes, qui n'étaient alors pas nombreux : *Histoire du mouvement makhnoviste* d'Archinov, *La révolution inconnue* de Voline et *Scritti scelti* de Malatesta et peut-être une *Brève histoire du mouvement libertaire espagnol* de José Peirats.

Entre temps, j'ai commencé à en parler avec des camarades du lycée et j'en ai conduit quelques-uns à l'anarchisme.

As-tu parlé chez toi de ce « filon d'or » ?

Non.

Quand t'es-tu rendu pour la première fois à une réunion anarchiste ?

C'était en 1960... Et nous retrouvons le parti républicain. En effet, à l'époque, les anarchistes se réunissaient au siège de ce parti, le dimanche matin. Ma première impression a été très positive. Je trouvais l'assemblée très vivante, tout le monde ou presque parlait, exprimait son point de vue, il semblait n'y avoir aucun rapport de hiérarchie, on avait l'impression d'une grande liberté et égalité. Et puis le public était de souche prolétaire et d'âge divers, de cinquante à soixante-dix ans. J'ai eu une impression extrêmement positive qui a conforté mes lectures.

Il devait y avoir une trentaine de personnes à cette réunion. Je crois que c'était une réunion du Groupe libertaire de Milan, mais une réunion ouverte à laquelle tout le monde était invité. Quand je suis arrivé, personne ne m'a demandé qui j'étais. Je me suis assis au fond de la salle et j'ai assisté à la réunion. Il m'a semblé qu'il y avait une participation collective qui m'a enthousiasmé.

À cette occasion, il n'y avait pas d'autres jeunes à part moi...

Et personne ne t'a rien demandé ?

Non, la première fois, personne ne m'a rien dit. Mais à la deuxième ou troisième réunion à laquelle j'ai participé, j'ai rencontré deux ou trois personnes plus jeunes que les autres, Eliane Vincileoni et Giovanni Corradini, ou peut-être n'y avait-il qu'Eliane, qui m'a invité à une réunion chez eux. J'y suis allé et là a commencé mon engagement militant. Nous étions au début de l'année 1961.

À l'époque, le Groupe libertaire de Milan n'avait pas beaucoup d'activités. Il se réunissait une fois par mois environ et organisait peut-être de temps en temps une conférence.

Dans ce groupe il y avait Damonti, Mantovani, qui sont les noms les « plus importants », puis il y avait Daloli et d'autres.

Au début de l'année 1961, j'ai constitué le *Gruppo giovanile libertario* avec quelques camarades de lycée, en collaboration avec Eliane Vincileoni et Giovanni Corradini. Eliane Vincileoni était française, corse pour être précis. Corradini était architecte. Eliane était un ancien mannequin et quand je l'ai connue, elle tricottait des pulls en laine pour une boutique. Tous deux avaient environ trente-cinq ans. Ce sont eux qui m'ont suggéré les deux thèmes d'action et de réflexion qui m'ont suivi pendant de nombreuses années dans mon parcours de militant anarchiste : la solidarité avec l'Espagne libertaire et l'analyse de classe en trois classes : une dominante, une dominée et une montant vers le pouvoir, celle des « nouveaux patrons » que nous avons appelé technobureaucratie. Cette analyse permettait d'œuvrer selon un schéma de classe dynamique, valable pour les phases de transition comme celle que nous connaissons aujourd'hui.

Avant que je ne la connaisse, Eliane était déjà en contact avec les anarchistes français et espagnols et aussi avec le mouvement italien, surtout avec Franco Leggio qu'elle m'a fait connaître. Eliane et Giovanni Corradini ont aussi participé à un congrès de la FAI, peut-être en 1962, au nom du *Gruppo libertario giovanile* de Milan. Ils ne faisaient pas partie du groupe, mais nous les avons délégués en tant qu'observateurs. Les autres membres avaient vingt ans et ne savaient presque rien du mouvement anarchiste...

L'Espagne libertaire, c'était à cause de la passion avec laquelle nous considérions l'histoire libertaire de ce pays, mais aussi à cause de l'espoir, je dirais presque la conviction, que représente une Espagne comme celle de 1936. Sur cette histoire, j'avais déjà lu les articles de *Volontà* et le livre de Peirats. Cet intérêt pour l'Espagne m'a accompagné comme une « idée fixe » jusqu'à la moitié des années soixante-dix, jusqu'à un an après la mort de Franco, survenue en 1975, et m'a poussé à agir constamment, à travers différentes formes de propagande et de solidarité avec le mouvement libertaire de ce pays.

Eliane et Giovanni étaient-ils deux intellectuels ?

Oui. Ils proposaient un anarchisme qui me semblait nouveau. Pour la partie analytique, il était influencé par Corradini, ex-trotskiste, tandis que pour la partie éthique et stratégique, sous l'influence de Vincileoni, il était plus proche de l'anarchisme traditionnel. Plus tard, j'ai découvert que cette originalité dans l'analyse des « nouveaux patrons » était déjà présente aussi bien dans la pensée anarchiste classique, par exemple chez Bakounine ou dans le premier chapitre du livre d'Archinov, qu'au sein du débat trotskiste et post-trotskiste ou encore para-trotskiste des années quarante, où la thématique de cette nouvelle classe (la technobureaucratie) avait déjà été abordée. Mais au début des

années soixante, cela me semblait très original et stimulant. Un sujet lié à cette thématique me semblait aussi original et fondamental : l'intégration du travail manuel et intellectuel, dont je ne savais pas à l'époque qu'il avait été largement traité par Kropotkine et Bakounine. C'était pour moi un thème nouveau parce que les anarchistes de mon époque n'en parlaient pas. Le lien résidait dans le fait que les « nouveaux patrons », la technobureaucratie, s'appuyaient sur la division hiérarchique du travail social.

Ce petit groupe anarchiste, fondé après la rencontre avec Eliane et Giovanni, n'a eu que peu d'activités : des discussions et quelques tracts. Notre première action politique a été de prendre contact avec des militants des fédérations de jeunes de partis politiques antifascistes, pour exprimer notre solidarité envers de jeunes anarchistes suisses accusés d'un attentat contre le Consul espagnol de Genève au début de l'année 1961. C'est avec cette petite histoire qu'a commencé mon engagement pour l'Espagne...

À cette occasion, nous avons réussi à rédiger et diffuser un petit communiqué de presse avec de jeunes républicains, socialistes, communistes, et nous avons, en plusieurs occasions, diffusé des tracts, surtout à l'université et dans les lycées. Je me souviens d'un tract en particulier que nous avons diffusé à un meeting avec Pietro Nenni, le leader du parti socialiste, qui avait lieu dans un théâtre de Milan. Dans ce tract, nous nous adressions à l'opinion publique (ou mieux à l'opinion de ceux que nous appelions alors de manière emphatique « les exploités ») en la rappelant à la raison : la mort de quelques aviateurs militaires italiens au Congo, au Katanga pour être précis, avait provoqué une indigestion de rhétorique émotionnelle et nationaliste. Nous avions voulu imprimer ce tract parce que tandis que l'opinion publique et les médias étaient horrifiés de la *sauvagerie* de ces nègres qui tuaient de braves Italiens, nous demandions ce que faisaient ces militaires italiens au Congo. Nous répondions qu'ils étaient là, de toute évidence, pour soutenir une faction en lutte, avec des intentions néo-colonialistes.

Où et comment imprimiez-vous ces tracts ?

Nous allions les imprimer à Gênes, au siège anarchiste de Piazza Embriaci, où Franco Leggio nous permettait d'utiliser une ronéo... Nous n'avions que le papier à acheter.

Ne pouviez-vous pas les imprimer à Milan ?

Non, parce qu'ici il n'y avait pas de local, ni de ronéo et nous n'avions pas les moyens d'en acheter une. Grâce à Franco Leggio, pendant deux ou trois ans,

nous avons pu imprimer nos tracts. Mais nous ne les tirions pas à des milliers d'exemplaires, à quelques centaines seulement. Tu imagines l'impact très faible que cela pouvait avoir...

Qui était Franco Leggio ?

C'était un personnage pittoresque, avec de grosses moustaches et de longs cheveux. C'était un ouvrier du bâtiment qui n'avait pas d'emploi fixe. Il émigré parfois en Allemagne pendant quelques mois, puis il revenait à Gênes. Il animait une petite maison d'édition qui publiait entre autres choses deux collections de brochures, l'*Anteo* et *La Rivolta*. L'une anticléricale et l'autre anarchiste⁹. C'était un autodidacte, il était sicilien et s'exprimait avec un accent marqué. J'avais été impressionné par cette figure de prolétaire autodidacte très intense, au regard fier, avec sa moustache de Tartare... Nous avons collaboré pendant deux ou trois ans et j'ai donc eu l'occasion de discuter avec lui à plusieurs reprises. Je ne sais plus s'ils s'intéressaient au renouveau de l'anarchisme. Je suppose que oui, même s'il était, du point de vue du caractère, plutôt un anarchiste traditionnel, proche de la Belle Époque, qu'un anarchiste contemporain. Mais lui aussi était intéressé par cette thématique des nouveaux patrons et par l'intégration du travail manuel et du travail intellectuel.

Quand vous êtes allés distribuer le tract sur la mort des militaires italiens en Afrique durant le meeting socialiste, comment l'auditoire a-t-il réagi en voyant arriver ces jeunes anarchistes ?

En fait, ce sont les policiers qui nous ont accueillis et qui nous ont conduits dans leurs fourgons. Ils ont relevé notre identité et nous ont relâchés en nous intimant l'ordre de ne pas retourner au théâtre. Ce fut ma première rencontre avec la police.. et je dois dire que j'étais très fier de moi. *[Sourire]*

Les anarchistes de Gênes avec lesquels votre groupe de jeunes anarchistes avait des contacts n'étaient pas aussi âgés que ceux que tu avais rencontrés à Milan les premières fois...

Non, certains d'entre eux avaient la quarantaine, ils avaient eu vingt ans à l'époque de la Résistance. À cette période, par l'intermédiaire d'Elia Vincileoni, nous avons établi aussi des contacts avec des anarchistes parisiens,

9. Au début des années soixante-dix, j'ai moi aussi reçu un paquet de ces brochures dont j'avais eu connaissance en lisant la presse anarchiste italienne. (Note de M. P.)

français ou franco-espagnols, c'est-à-dire des enfants de réfugiés espagnols. Ces contacts se sont principalement concrétisés par des discussions-confrontations théoriques, par exemple avec Tomàs Ibañez et avec Jean-Pierre Duteuil, mais cela un peu plus tard, vers la moitié des années soixante.

Avant l'été 1962, j'ai organisé dans mon ex-lycée une assemblée avec collecte de fonds de solidarité : il s'agissait d'acheter une ronéo pour les anarchistes de l'*interior*, c'est-à-dire pour ceux qui étaient actifs au sein de l'Espagne franquiste. Avec cet argent, une somme modeste, j'ai réussi à acquérir une ronéo manuelle, que j'ai apportée ensuite en Espagne. En effet, depuis quelques mois déjà, j'étais entré en contact avec des éléments de l'organisation *Defensa interior*, en particulier avec Octavio Alberola qui se faisait appeler Juan. C'est alors qu'avec un des camarades du groupe libertaire, Luigi Gerli, qui faisait des études de philosophie, j'ai pris l'engagement d'aller en Espagne. C'était une mission clandestine qui consistait à apporter des tracts de la FIJL (Fédération ibérique de la jeunesse libertaire) et de nouveaux codes de communication (parce que les camarades de l'intérieur s'étaient fait prendre une fois de plus).

Pour quelle raison avaient-ils choisi deux Italiens pour faire ce travail ?

Je pense qu'ils avaient besoin de « main d'œuvre ». De notre côté, nous avions très envie d'accomplir cette mission, nous avions nous-mêmes proposé de les aider. Evidemment, des non-Espagnols avaient l'avantage d'avoir une meilleure couverture pour ces missions : les jeunes touristes étaient théoriquement moins suspects que les jeunes Espagnols.

Qu'est-ce qui a pu pousser un jeune homme de bonne famille, sage, tranquille, studieux, étudiant assidu à l'Université depuis l'automne 1961, à parler d'actions clandestines. Tu n'avais pas peur ?

Non !

Pour quelle raison ?

La force de l'Idée ! [Sourire]

Tu as donc été emporté par cette force de l'Idée et la clandestinité ne t'effrayait pas...

La clandestinité était une condition importante pour agir en régime fasciste : non seulement je l'acceptais, mais elle était indispensable.

Peux-tu me raconter ce « voyage clandestin » ?

J'ai voyagé seul sur une moto et Gerli est parti avec un certain De Tassis qui se disait communiste révolutionnaire. Nous ne sommes pas partis ensemble : d'abord Gerli et De Tassis, puis moi. Je suis passé par Toulouse où j'ai rencontré Alberola qui m'a donné toutes les indications nécessaires pour la mission. J'avais emporté la ronéo que j'avais camouflée en mallette de peintre, avec de l'encre à la place des tubes de couleurs et une esquisse de tableau pour avoir une couverture. C'était un tableau qu'avait peint mon frère, qui peignait mieux que moi. À cette époque, il avait seize ans, mais il était déjà anarchiste lui aussi.

Une fois arrivé en Espagne, je suis passé par Barcelone où j'ai rencontré le groupe de jeunes de cette ville, puis je suis allé à Madrid où j'ai retrouvé Gerli qui était en train de terminer sa mission. Là je n'ai pas réussi à établir le contact, malgré deux rendez-vous successifs, avec le camarade espagnol. Je n'ai jamais supourquoi, peut-être parce qu'il avait été arrêté ou peut-être parce qu'il n'avait pas réussi à arriver à temps au rendez-vous.

Après Madrid, je suis descendu jusqu'à Cadix, Almeria et Alicante, où j'avais trois contacts à qui j'ai donné les nouveaux codes et les tracts de la FIJL que j'avais ronéotypés, comme à chaque étape, avec la ronéo manuelle, pendant deux ou trois heures dans une chambre d'hôtel.

Puis a commencé mon voyage de retour. Je suis repassé par Barcelone, j'y ai revu les camarades et j'ai dormi dans leur local, un grenier du Barrio Gótico, près de la cathédrale, je leur ai laissé la ronéo que j'avais apportée d'Italie et j'ai repris le chemin du retour.

Cette mission a duré quelques semaines, entre fin juillet et début août. J'ai utilisé l'argent que mes parents m'avaient donné pour mes vacances. Ils savaient que j'allais en Espagne et mon père se doutait que j'y allais pour des raisons politiques, parce qu'il savait déjà que j'étais anarchiste. Il n'était pas du tout content. Ma mère n'a rien dit.

Je n'avais donc pas beaucoup d'argent. Je dormais dans des auberges de jeunesse, dans des hôtels minables ou dans la tente que j'avais emportée avec moi. Une fois, sur la plage, entre Almeria et Alicante, je venais de m'endormir dans mon sac de couchage quand deux *Guardia civil* en patrouille, qui avaient vu les phares de ma moto à mon arrivée, sont venus me réveiller. Ma couverture de touriste et d'artiste a parfaitement fonctionné, ils ne m'ont même pas fouillé. Heureusement, parce que j'avais un paquet de tracts sur moi... Ce soir-là, j'ai eu un peu peur, mais pas trop, j'étais plutôt « inconscient ». La jeunesse...

Et puis il y avait l'Idée !

Oui, l'*Idee* ! En plus, à ce moment-là, mais je ne l'ai su que plus tard, ils procédaient à des coups de filet contre les anarchistes, en particulier contre ceux qui étaient liés à *Defensa Interior*.

Je parlais un peu espagnol, puisque je l'avais appris à l'époque où mon père voulait s'installer à Porto Rico... D'après Alberola, je le parlais même suffisamment bien pour ne pas éveiller de soupçons... mais il exagérait. Disons que je le parlais un peu, assez pour me faire comprendre des camarades espagnols que je rencontrais.

Enfin, je suis rentré satisfait d'avoir accompli ma mission, mais avant d'arriver en Italie, je suis passé par le camping international anarchiste qui se tenait du côté de Marseille, où j'ai fait de nouvelles rencontres.

À la mi-septembre 1962, nous avons appris par un communiqué du *Monde* que trois camarades de Barcelone avaient été arrêtés, Jorge Conill Vals, Marcelino Jimenez Cubas et Antonio Mur Peirón ; l'un était universitaire, les deux autres ouvriers. Ils avaient été arrêtés à cause de deux ou trois attentats, l'un contre le siège de la Phalange et l'un contre celui de l'*Opus Dei*. Quelques jours plus tard, nous avons appris qu'ils avaient été condamnés par le tribunal militaire à la peine de mort pour Conill et à trente ans de réclusion pour les deux autres. Nous avons décidé sur-le-champ de faire quelque chose pour empêcher que cet assassinat n'ait lieu.

Avant tout, nous avons décidé de reprendre contact avec les jeunes représentants des partis (cette fois, nous avons aussi contacté les catholiques), parce qu'au *Gruppo Giovanile libertario* nous n'étions que quatre et ne pouvions rien faire tout seuls. Nous avons essayé d'organiser une manifestation ou une action quelconque. Mais nous n'avons reçu aucune réponse positive. Les jeunes catholiques de « gauche » ou catholiques sociaux avaient pris contact avec le cardinal de Milan de l'époque – Montini, le futur pape –, mais il avait répondu que cette affaire n'était pas de sa compétence.

Devant ces réactions, nous avons décidé d'employer la manière forte, c'est-à-dire d'enlever le consul espagnol de Milan pour attirer l'attention de l'opinion publique sur cette affaire, en particulier sur la condamnation à mort d'un des trois camarades espagnols.

Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés à prendre cette décision. Je sais qu'au cours des mois précédents, nous avions parlé des actions à mener au cas où des camarades espagnols seraient condamnés et, parmi les hypothèses évoquées, il y avait l'idée d'agir contre les représentants diplomatiques. De façon théorique, nous en avions déjà parlé. Après cette condamnation à mort et l'absence de réaction des jeunes que nous avons contactés, nous avons décidé

précipitamment de prendre en otage le consul espagnol de Milan, d'autant plus que nous n'avions pas le temps de tergiverser.

Nous avons organisé cette action en dilettante, mais cela a quand même fonctionné.

Nous avons impliqué dans le projet les quatre libertaires du groupe de Milan, Luigi Gerli, Gianfranco Pedron, Aimone Fornaciari et moi, mais aussi De Tassis qui avait participé à notre mission en Espagne et quelques jeunes socialistes de gauche de Vérone, étudiants à l'université de Milan, avec lesquels nous avons eu des rencontres et des discussions. Nous avons voulu les mettre dans le coup non seulement parce que nous n'étions pas assez nombreux, mais aussi parce que nous avions besoin de quelqu'un qui sache conduire une voiture. Nous avions aussi besoin d'un revolver...

Un seul ?

Nous en avons déjà un... un rescapé de la Résistance...

Le 27 septembre 1962, nous avons réussi à atteindre le consulat espagnol avec une voiture louée à Vérone, sur laquelle, au dernier moment, nous avons fixé une plaque provisoire en carton que nous avons prise sur une autre voiture. Autrefois, durant les premiers mois de circulation, les voitures avaient des plaques provisoires en carton.

Nous projetions d'entrer dans le consulat, de monter et de faire le nécessaire pour prendre le consul en otage. Mais quand nous sommes arrivés, le consulat était déjà fermé parce que nous avions cinq ou dix minutes de retard sur l'horaire de fermeture des bureaux. Nous étions des amateurs... mais la chance aide les amateurs car nous nous sommes repliés sur un autre plan.

Nous nous sommes d'abord rendus chez le vice-consul car nous avons su entre temps que le consul était en congé et qu'il était remplacé par le vice-consul qui s'appelait Isu Elias. Quand nous sommes arrivés via Vincenzo Monti, où il habitait, nous n'avons pas jugé bon de l'enlever car il habitait juste en face d'une caserne de carabinieri... Alors nous avons fait preuve d'imagination et avons monté un autre plan. J'ai téléphoné au vice-consul en me faisant passer pour le secrétaire de l'adjoint au maire de Milan et l'ai invité à déjeuner le lendemain, en lui disant que j'arriverais avec un chauffeur pour le conduire au restaurant.

Le jour suivant, nous avons confirmé le rendez-vous en téléphonant au consulat. Le chauffeur était un des étudiants de Vérone (Alberto Tomiolo) qui avait loué une voiture pour quelques jours seulement parce que nous n'avions pas

beaucoup d'argent à notre disposition. C'était le seul de la « bande » à avoir le permis de conduire. Il avait mis le costume gris foncé que j'utilisais dans les grandes occasions et portait une casquette de chauffeur que j'étais allé acheter la veille.

Devant le consulat, Aimone Fornaciari faisait le guet à l'angle de la via Aliberto. De Tassis, qui de nous tous paraissait le plus mûr, est monté chercher le vice-consul, en se faisant passer pour le secrétaire de l'adjoint au maire, et il est redescendu avec le vice-consul. Le chauffeur, Tomiolo, est alors sorti de la voiture, a ouvert la portière et a fait monter le vice-consul Elias. De Tassis s'est assis à l'avant et Pedron et moi sommes montés des deux côtés du vice-consul, revolver au poing...

Nous nous sommes dirigés vers un chalet situé dans un petit village près de la frontière suisse, que nous occupions gratuitement depuis un an environ, c'était une maison rustique, une ancienne écurie. C'est là que nous avons décidé de garder notre otage. Pour résumer, disons que nous avons gardé notre otage pendant trois jours. Cela a fait grand bruit dans la presse. Nous revendiquions la prise d'otage au nom de la Fédération internationale de la jeunesse libertaire, en en indiquant les motivations et en demandant une commutation de peine pour le camarade espagnol condamné à mort.

Mais l'affaire s'est vite compliquée parce que Tomiolo est rentré à Vérone et au lieu de rester bien tranquille, comme cela avait été décidé, et de nous laisser gérer la suite de l'histoire, ils s'est adressé, sans doute apeuré, à un ami avocat qui lui a conseillé de ne pas se fier aux anarchistes, parce qu'ils ne sont pas fiables et parce que l'affaire pourrait virer au drame. Il lui a dit de prendre contact avec les journalistes d'un quotidien para-communiste, *Stasera*, qui paraissait à Milan, et de prendre l'initiative de faire libérer le vice-consul.

Nous avons appris cette interférence et avons décidé d'accélérer le moment de la libération pour anticiper les mouvements de Tomiolo et des journalistes de *Stasera*. Entre temps, nous avons pris des contacts avec des camarades espagnols, avec Alberola en particulier, pour leur livrer le vice-consul afin qu'ils le conduisent à Genève et le remettent à une organisation des Nations Unies, pour conclure l'affaire de manière éclatante. Mais nous avons dû renoncer à ce plan à cause des craintes de Tomiolo. Nous avons décidé alors de le libérer nous-mêmes. J'ai pris contact avec un journaliste du quotidien *Il Giorno*, un journal de centre-gauche à l'époque, et je suis monté avec lui au chalet pour libérer le vice-consul en sa présence. Mais quand nous sommes arrivés là-haut, il n'y était déjà plus, pas plus que son gardien De Tassis.

Il y avait eu entre temps une autre interférence. Un journaliste d'un hebdomadaire à scandale, *ABC*, avait glané des témoignages dans le milieu fréquenté par les étudiants de Vérone et par De Tassis, un milieu d'artistes ou de pseudo artistes, des gens de gauche, des désœuvrés, etc. Ce journaliste avait recueilli suffisamment d'éléments pour monter jusqu'au chalet, soupçonner la présence du vice-consul. Le fait est qu'il est arrivé une demi-heure avant nous. De Tassis, convaincu qu'il était envoyé par moi, lui a remis le vice-consul...

À l'époque, il n'y avait pas de téléphones portables !

Il n'y avait pas de téléphone du tout dans le chalet où il y avait même un mur en moins... Bref, De Tassis, lui a remis le vice-consul et est descendu avec lui jusqu'à Varèse, le journaliste a continué jusqu'à Milan et ça été le scoop. Je n'ai su que récemment que ce journaliste, Nino Pulejo, était à l'époque à la solde des services secrets. Je ne sais pas si cela a eu un lien avec la libération du consul. Cela en a eu un en tout cas avec son habitude d'écouter les conversations dans les milieux artistiques et désœuvrés de Brera...

Une fois arrivé au chalet et ayant découvert qu'il n'y avait plus personne, je suis rentré à Milan et j'ai laissé passer la nuit. Le lendemain matin tôt, j'ai contacté Gerli et Pedron, les ai avertis de ce qui était arrivé et leur ai suggéré de prendre le large. Gerli a décidé de s'enfuir de son côté, par ses propres moyens, tandis que Pedron a décidé de ne pas s'échapper et de se laisser arrêter, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Pour ma part, je m'en suis remis au mouvement anarchiste, à Franco Leggio et à des personnes qu'il connaissait, pour protéger ma fuite. J'ai réussi à quitter la maison quelques heures avant l'arrivée de la police. Après lui avoir raconté ma responsabilité dans l'enlèvement, j'ai embrassé ma mère en pleurs. Entre temps, la police avait repéré le chalet et Pedron, qui était le neveu d'un habitant du village (Cugliate Fabbiasco), a été arrêté puis interrogé. Il a raconté toute l'histoire : il n'avait pas de raison de se taire puisque le chalet avait été repéré. Il était donc facile de trouver le groupe de jeunes qui s'y réunissait. Leur identification n'était qu'une question de temps.

J'ai réussi à quitter Milan. Je me suis rendu à Gênes où je suis resté quelques jours chez Carlo Boccardo, un ouvrier métallo, puis je suis allé chez Dino Fontana, un camarade individualiste du genre Émile Armand, haut en couleurs, espérantiste, naturiste, végétarien, tailleur, partisan de l'amour libre... Il habitait dans la province de Novare, à Carpignano Sesia, où je suis resté une quinzaine de jours. Puis je suis passé à Domodossola, près de la frontière, chez un autre camarade, Dante Remi, où je suis resté le temps nécessaire pour préparer mon exil. J'ai traversé les Alpes grâce à un camarade qui connaissait bien les sentiers

de montagnes, car il récoltait les plantes médicinales qu'il allait chercher en Suisse. Je ne crois pas que cette activité ait été très « légale », mais il connaissait bien les passages. Il m'a d'abord accompagné avec sa moto, puis nous avons marché deux heures jusqu'à un refuge où nous avons passé la nuit. Le lendemain matin, il m'a accompagné en haut d'un col. Il avait commencé à neiger sur le versant suisse et la neige m'arrivait au milieu du mollet. Lui est reparti en me disant d'aller toujours tout droit. J'étais en vêtements de ville et avançais difficilement, avec l'aide d'une gourde pleine d'eau de vie. Je me souviens être presque tombé dans un glacier parce qu'en marchant tout droit dans la neige, je me suis retrouvé à quelques mètres du glacier.

L'eau de vie m'a aidé à surmonter sans crainte l'aventure. Elle a ajouté à mon inconscience de jeunesse un peu d'inconscience éthylique et je suis arrivé à la route, entièrement mouillé. Là, j'ai fait de l'auto-stop et on m'a accompagné à la gare de Brigue. Je me suis séché au poêle de la gare, j'ai pris le train et suis arrivé à Genève, où j'ai été hébergé par Pietro Ferrua. Le lendemain, il m'a fait traverser la frontière avec la France en voiture. De là, je suis parti pour Paris où j'ai été pris en charge par des camarades espagnols qui m'ont prêté un mini appartement, une de leurs « planques », où je suis resté jusqu'au moment du procès.

Ajoutons une petite touche de couleur sur cette affaire. J'avais alors un compte ouvert avec le gérant d'un restaurant de Paris, un anarchiste italien assez âgé, dont je ne me rappelle pas le nom. Il me nourrissait gratuitement chaque fois que je me présentais dans son restaurant, car il connaissait les motifs pour lesquels je me trouvais à Paris.

Voilà, ma fuite a été entièrement constellée d'anneaux de solidarité anarchiste.

Je suis resté à Paris jusqu'à la veille du procès qui a été fixé, avec une rapidité extraordinaire, à la mi-novembre. J'ai donc décidé de rentrer en Italie, mais avant, j'ai adressé un communiqué à l'AFP, dans lequel j'ai annoncé que j'allais me constituer. J'ai donc refait le parcours à l'envers, cette fois par la frontière de Lugano, ou plutôt de Chiasso, et très précisément par un petit col près de cette ville...

Tu avais toujours le revolver que vous aviez utilisé pour l'enlèvement ?

Non, mon frère l'avait enterré dans un champ près de chez nous... et je dois dire que le jour où nous sommes allés le chercher, il n'y était plus...

J'ai donc traversé la frontière avec l'un de mes deux avocats. J'ai dormi chez lui et le lendemain je me suis présenté à l'audience à grand fracas, en me faisant

passer pour son garçon de bureau et en portant sa serviette. Une fois entré, je me suis livré aux juges. Cela a fait grand bruit et cela a été un bon tour joué à la police, parce que, après l'annonce de mon retour, la police avait organisé des barrages routiers et ferroviaires pour m'arrêter, comme tous les autres acteurs et complices (connus).

Le procès a été une grande occasion de propagande antifasciste.

La presse a fait beaucoup de bruit... Il faut rappeler que la condamnation à mort avait été entre temps commuée en peine de prison. En effet, l'affaire du vice-consul avait occupé la première page de tous les quotidiens et les partis politiques avaient alors bougé, surtout les jeunesses communistes qui avaient organisé des manifestations. Le cardinal Montini s'était lui aussi décidé à demander la clémence au très catholique Franco. Ainsi, grâce à cette mobilisation, la peine de mort a été commuée en trente ans de réclusion pour Conill et les deux autres ont bénéficié d'une réduction de peine.

Notre action a donc eu une issue positive pour les camarades espagnols, de même que le procès a eu des répercussions sur la diffusion des idées et la solidarité avec l'Espagne libertaire.

Ce procès a été un succès pour nous car nous avons été condamnés au minimum prévu par la loi : six mois de réclusion pour séquestration de personne et vingt jours pour détention d'armes, avec les circonstances atténuantes puisque nous avons agi pour des raisons d'une « valeur morale et sociale élevée ». Je crois que c'était la première fois que ces circonstances atténuantes étaient accordées pour des affaires politiques, elles étaient généralement accordées pour des crimes d'« honneur »...

Quand vous avez enlevé le vice-consul, comment a-t-il réagi ?

Il a eu très peur. Quand nous sommes sortis de la voiture, dans la montagne, il nous a dit : « Si vous devez me tuer, dites-le-moi avant, que j'aie le temps de prier. » Nous lui avons répondu : « Ne t'inquiète pas, nous ne sommes pas fascistes [Sourire], c'est Franco qui tue ! » Il a répondu : « Je ne crois pas... » De toutes façons, au bout de quelque temps ils s'est rendu compte que nous n'avions pas l'intention de lui faire du mal, à part le fait que nous l'avions enlevé...

Le procès s'est bien terminé...

Comme je l'ai dit, nous avons été condamnés au minimum de la peine et nous avons bénéficié d'une suspension de peine. En fait, je ne suis resté en prison

que le temps du procès, une dizaine de jours, tandis que les autres y ont passé un mois ou un mois et demi selon le moment où ils ont été arrêtés.

Qu'ont fait les vieux anarchistes durant tout cet épisode ?

Que voulais-tu qu'ils fassent ? Ils en ont parlé dans *Umanità nova* et dans l'*Agitazione del Sud*, naturellement en termes enthousiastes à l'égard de ces « braves jeunes gens qui redécouvrent les idéaux libertaires... » Et ils ont recueilli des fonds pour les frais de justice.

Que sont devenus Luigi Gerli et Gianfranco Pedron ?

Pedron a cessé de militer dans les groupes anarchistes après le procès et il a continué ses études d'agronomie. Il a obtenu son diplôme environ un an après moi. Puis je n'ai plus eu de nouvelles de lui. Gerli a interrompu ses études universitaires et a eu diverses activités. Il a passé quelques années en Finlande, puis il est revenu en Italie. Je l'ai vu ensuite de façon épisodique jusqu'en 1967, puis je ne l'ai presque plus revu. Aimone Fornaciari est allé en Finlande tout de suite après le procès, d'abord comme bûcheron, puis, avec le temps, il a commencé à enseigner l'italien et il est maintenant enseignant titulaire. Il continue à recevoir la presse anarchiste, il commande les livres d'Eleuthera, il est abonné à *A [rivista anarchica]*, *Libertaria* et nous sommes en contact tous les deux ou trois ans.

Parmi les non-anarchistes qui ont participé à cette affaire, j'ai revu De Tassis en 1968 ; il était maoïste. Puis j'ai su qu'il était devenu proviseur de lycée en Ligurie et je n'ai plus rien su, ni de son évolution politique, ni de son évolution professionnelle. Tomiolo est passé au PDUP (Parti démocratique d'unité populaire), un des petits partis à la gauche du PC, puis à Démocratie Prolétaire et il a été conseiller régional. Bertani était commis de librairie et est devenu libraire et petit éditeur avec des positions proches de celles d'Autonomie Ouvrière.

Après le procès, tu es devenu un « acteur politique » dans la mesure où les quelques jeunes anarchistes de l'époque comme Nico Berti, après avoir entendu parler de votre action, ont pensé qu'il y avait aussi des jeunes parmi les anarchistes...

Oui, le procès a eu une certaine importance et a aussi été l'occasion pour quelques jeunes de s'approcher de l'anarchisme pour la première fois après la fin de la seconde guerre mondiale. S'est créée alors une onde de sympathie, il y a eu un intérêt pour les idées anarchistes... C'est ce que je retrouve aussi dans les mémoires des soixante-huitards, quand ils parlent de cet événement... À Milan aussi, quelques jeunes se sont rapprochés de notre groupe, peut-être

six ou sept. Ils sont d'abord venus à des réunions que nous organisions dans un petit restaurant, puis ils ont participé à nos activités, tracts, numéros spéciaux de périodiques. Le groupe s'est élargi, surtout par l'arrivée de jeunes étudiants, de « marginaux » et de quelques ouvriers. Ils avaient tous autour de dix-huit, vingt ans.

Et l'activité antifranquiste continue ?

Oui, sous différentes formes de solidarité, avec la publication de tracts imprimés ou ronéotypés ou sous forme de contact avec les exilés anarchistes espagnols. Mais ces contacts se sont raréfiés parce qu'en 1963, *Defensa interior* a lancé une campagne contre le tourisme en Espagne avec laquelle nous n'étions pas d'accord. Ils voulaient boycotter le tourisme pour supprimer une source importante de revenu au régime franquiste. Ils pensaient que boycotter le tourisme était une façon de boycotter le franquisme.

Nous pensions au contraire que, premièrement, c'était une erreur de boycotter le tourisme parce que c'était une façon de faire entrer des personnes et des idées dans l'Espagne franquiste, pour la faire connaître aux Européens et pour faire connaître l'Europe « démocratique » aux Espagnols. Deuxièmement, nous ne pensions pas qu'une campagne contre le tourisme puisse fonctionner seulement avec de « faux attentats » qui consistaient à placer de l'explosif sur des avions ou des bateaux tout en avertissant la direction des aéroports pour qu'il n'y ait pas de victimes. L'objectif de ces attentats était à la fois d'être démonstratifs et d'effrayer les touristes. De faux attentats qui étaient quand même dangereux.

Et en ce qui concerne ta vie personnelle ?

Après l'enlèvement, ma vie a repris son cours là où je l'avais laissée. Je suis retourné à l'université... Jem'étais inscrit (à l'automne 1961) à la faculté d'agronomie parce que le jour des inscriptions, c'est devant cette faculté que la file était la moins longue. Je trouvais aussi amusant, après cinq ans de lycée classique, après avoir étudié le grec et la philosophie, d'aller étudier l'agriculture.

À dire vrai, je ne savais pas encore ce que je voulais faire dans la vie. Avant de faire la queue pour m'inscrire, j'hésitais entre Architecture et Médecine. Je dois ajouter aussi que je n'étais pas sûr d'arriver au diplôme. J'ai vécu cette inscription comme un choix temporaire en attendant de savoir quoi faire de ma vie. Il s'est agi d'un choix pratiquement lié au hasard...

D'autant plus que désormais tu es connu...

Oui, mais l'attitude des personnes était assez positive à mon égard. Je n'ai noté aucune hostilité, mais plutôt une curiosité bienveillante aussi bien de la part des étudiants que des professeurs. Personne à l'Université ne m'a parlé de ma participation à l'enlèvement du vice-consul espagnol, mises à part quelques allusions.

J'ai continué mes études, toujours un peu distrait par d'autres choses, mais je m'en suis plutôt bien sorti et ai obtenu mon diplôme.

Pour en revenir à mes activités anarchistes, en 1963, nous avons commencé à publier le journal *Materialismo e Libertà* avec Eliane Vincileoni et Giovanni Corradini¹⁰. Ce dernier écrivait des articles plutôt « corsés », tandis que Gerli, Ambrosoli et moi écrivions le reste. Le premier numéro est sorti en 1963. Nous avons publié trois numéros au total.

Notre objectif était de faire un journal anarchiste différent aussi bien sur le plan graphique que dans les positions de fond, sur les thématiques qui nous tenaient le plus à cœur ces années-là : l'analyse des « nouveaux patrons » et l'intégration du travail manuel et intellectuel. Mais nous voulions aussi faire un journal de propagande, comme l'indiquait le sous-titre : « Périodique d'action et de pensée libertaire ». En d'autres termes, c'était aussi bien un instrument de réflexion que de propagande...

Si jusqu'alors nous n'avions même pas de quoi nous payer une ronéo, nous avons pu financer *Materialismo e Libertà* grâce à Giovanni Corradini qui était architecte et qui est devenu aussi le directeur du journal. Le tirage était de mille exemplaires par numéro et pour la diffusion, nous avons utilisé le fichier de *Il Libertario* qui, entre temps, avait cessé de paraître. Le fichier nous avait été communiqué par Artorige Daloli¹¹ qui était, formellement, le directeur responsable du journal. Ce fichier comprenait des centaines de noms auxquels nous avons envoyé le journal gratuitement, mais nous avons aussi essayé de vendre

10. Vincileoni et Corradini ont été arrêtés pour les attentats du 25 avril 1969, dont l'empreinte fasciste a été reconnue il y a quelques années seulement. Ils ont été libérés pour manque de preuves le 7 décembre, quelques jours avant l'attentat de piazza Fontana. Ils ont alors cessé de militer. Dans les années qui ont suivi, Vincileoni a continué à fréquenter de façon irrégulière le mouvement. Elle est morte d'un cancer du poumon (c'était une fumeuse invétérée) il y a une douzaine d'années environ et a laissé sa bibliothèque à notre centre d'archives G. Pinelli. J'ai totalement perdu de vue Corradini. Vincileoni m'a dit qu'ils s'étaient séparés et que lui n'était plus anarchiste. [A.B.]

11. 1910-1964. Cf. *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, vol. I, Pise, Edizioni BFS, 2003, p. 479-480.

des exemplaires en expédiant des paquets à des groupes anarchistes que nous connaissions... Quelques personnes se sont abonnées et nous avons reçu ainsi des petites sommes. Mais nous n'avons publié que trois numéros, donc tout cela n'a duré que quelques mois. Dès le premier numéro, nous avons reçu des échos positifs, mais aussi négatifs. En effet, certains anarchistes plus âgés pensaient que nous étions de formation marxiste...

Parce que vous aviez utilisé le mot « matérialisme »...

Bien sûr. Mais en réalité nous étions radicalement anti-marxistes. L'un des thèmes récurrents de *Materialismo e Libertà* était la critique du marxisme...

Pourquoi avez-vous choisi le titre de Materialismo e Libertà ?

Parce que nous nous définissions littéralement comme matérialistes libertaires. Nous nous disions matérialistes en opposition à un certain anarchisme « idéaliste », plus sentimental que philosophique, qui était alors prédominant dans le mouvement.

C'est alors que tu as connu Nico Berti ?

Oui. Je l'ai rencontré pour la première fois au printemps 1963. Il avait reçu le journal à Bassano del Grappa et après l'avoir lu, il nous a écrit. Nous avons pris rendez-vous devant le kiosque d'Augusta... Ce jour-là, je suis arrivé avec beaucoup de retard et Nico était parti.

Nous nous sommes quand même retrouvés le lendemain. Je me souviens que quand je l'ai vu pour la première fois, il était habillé de façon très formelle, en noir, sans cravate, mais avec une chemise blanche. Nico était alors un jeune homme impétueux, passionné, et nous avons eu immédiatement le même *feeling* sur l'anarchisme en général et sur l'anarchisme qui était en train de renaître. Nous avons alors commencé à travailler ensemble. Il a constitué dans sa ville un petit groupe (de deux personnes !) et a commencé à diffuser *Materialismo e Libertà*, puis à distribuer les tracts que nous faisons. Petit à petit, il s'est intégré dans ce réseau naissant qui allait prendre le nom de *Gruppi giovanili anarchici federati* [GGAF].

Pourquoi n'avez-vous publié que trois numéros de Materialismo e Libertà ?

D'abord parce qu'il n'y avait plus d'argent et puis parce ce que le projet ne nous convainquait plus beaucoup. Le contenu de certains articles nous semblait trop difficile, alors nous avons pensé à un autre type de propagande, plus simple. Le niveau du journal était à ce moment-là trop élevé pour nous et, à plus

forte raison, pour ceux à qui nous nous adressions : les exploités, les ouvriers, les paysans ! [Rires].

N'as-tu pas eu le désir d'écrire aussi pour d'autres périodiques anarchistes, comme Umanità nova par exemple ?

Non. Je lisais ce journal, mais je le trouvais « vieillot », tandis que la revue *Volontà* me semblait plus intéressante, même si elle l'était moins que du temps de Giovanna Berneri. C'est à travers cette revue que j'ai connu Wilhem Reich, par exemple, car un essai (de Luigi De Marchi) sur ce sujet y avait publié en deux épisodes. Ce fut une lecture intéressante qui a été suivie, quelques années plus tard, de la lecture du livre de Reich, *La révolution sexuelle*.

Entre temps, nous avons continué à nous réunir et à avoir quelques activités avant que n'ouvre le siège du cercle anarchiste Sacco et Vanzetti. À ce moment-là, notre groupe a pris le nom de *Gioventù libertaria*. Puis nous avons « inventé » le cercle Wilhem Reich qui a vécu environ un an. Nous y avons rencontré des jeunes « sérieux », mais aussi quelques « maniaques ». Dans ce groupe, sont arrivées aussi, finalement !, des femmes. C'était les compagnes de certains camarades, mais elles y sont entrées en tant que militantes, pas simplement comme l'épouse qui accompagne son mari au parti. Elles se sont beaucoup impliquées, ont participé aux discussions, aux assemblées, aux distributions de tracts, au collage d'affiches... Notre but était de rapprocher des jeunes et des moins jeunes, surtout des jeunes, de la thématique de la répression sexuelle liée à l'oppression sociale. Mais ce groupe n'a vécu qu'un an parce que les résultats qu'il a obtenus étaient trop modestes.

En 1966, nous avons aussi « inventé » les *Provos* milanais. Ceux-ci avaient déjà fait du bruit à Amsterdam et nous avons implanté l'expérience à Milan. Nous avons d'abord formé un groupe *Provo*, puis nous avons essayé d'en créer trois autres. Dans chacun il y avait un membre de *Gioventù libertaria* et des jeunes encore plus jeunes que nous, qui étaient en train de s'approcher du mouvement. L'expérience n'a duré que quelques mois parce que le « camouflage » de jeunes anarchistes en *Provos* n'a pas marché. Nous avons quand même organisé quelques actions spectaculaires, par exemple des assemblées volantes dans les quartiers où nous apportions nos chaises et où nous nous asseyions en rond autour de quelqu'un, moi en général, qui faisait un peu le clown. Un jour, j'avais en main un jouet pour enfant, une pomme d'où sortait un ver, qui était le symbole des *Provos*. Cette pomme-jouet en main, je clamais qu'il s'agissait d'une pomme sociologique et que nous étions le ver ! Voilà comment, nous les

jeunes anarchistes essayions de nous divertir ou plutôt de « divertir le peuple » en proposant nos idées à travers des actions ludiques.

Tandis que les vieux anarchistes milanais...

Eux continuaient à organiser des conférences avec Marzocchi, Failla...

J'ai déjà eu l'occasion de lire que vers 1966 vous avez inventé le A cerclé. Peux-tu nous rappeler comment est né ce « symbole » qui est désormais répandu partout ?

C'est moi qui l'ai presque inventé en 1966. En fait, je ne l'ai pas inventé, mais je l'ai lancé sur le « marché », ou plutôt j'ai suggéré à *Gioventù libertaria* de l'utiliser d'abord sur des tracts et des affiches, puis sur les graffitis, comme symbole simple, efficace, à l'instar de la faucille et du marteau ou de la croix. En réalité, ce symbole avait été « inventé » par quelques camarades franco-espagnols de Paris qui l'avaient proposé, sans succès, en 1964, deux ans plus tôt, sur le bulletin ronéotypé des Jeunes Libertaires. Après 1968, d'abord en Italie, puis dans le monde entier, ce symbole a eu beaucoup de succès, et de façon durable. Marianne Enckell, du CIRA de Lausanne, rapporte qu'on ne voyait pas de A cerclé à Paris en Mai 68. En fait, elle n'en a pas trouvé de trace jusqu'en 1971-72. Mais en Italie, *Gioventù libertaria* et les groupes qui étaient liés au nôtre l'ont utilisé dès 1966. Durant cette période, nous avons aussi commencé à faire des affiches en sérigraphie, comme cela avait été fait en Mai 68 en France.

Désormais, c'est devenu un symbole indélébile des anarchistes, mais il a aussi été adopté par la mode...

Oui, aujourd'hui, il est devenu un ornement pour les jeunes...

Parmi les autres activités que vous avez lancées, il faut aussi rappeler le Comité Espagne libertaire.

Cette activité « conclut » ma passion pour l'Espagne. En effet, après la mort de Franco, la reconstruction du mouvement libertaire et la refondation de la CNT, les anarchistes espagnols n'avaient plus besoin de notre solidarité. D'ailleurs, les luttes intestines entre les anarchistes qui ont débuté peu après ont éteint mon intérêt pour ce qui se passait au sein du mouvement libertaire espagnol.

Ce comité a été constitué en 1974. À Milan, Rossella Di Leo, Fausta Bizzozero et moi en faisons partie, ainsi que Elis Fraccaro à Venise et Gino Agnese, alias Gino Ganese, à Gênes. Nous avons lancé une campagne très intense en imprimant des affiches, des autocollants, des timbres, des stylos à bille, le tout pour

recueillir des fonds. Nous avons aussi gravé un disque avec les chansons « Hijos del pueblo » et « Alas barricadas », en reprenant et nettoyant une version tirée d'un vieux disque espagnol.

Puis nous avons doublé en italien un documentaire de 1937 qui avait été réalisé par le syndicat du spectacle de la CNT. Le titre original était *Fury over Spain* et que nous avons traduit par *Spagna '36, un popolo in armi*. Pour ce documentaire, nous avons produit une nouvelle colonne sonore en modifiant complètement le contenu original et nous y avons ajouté des chansons anarchistes espagnoles.

Nous avons projeté ce film une dizaine de fois dans toute l'Italie, avec des conférences-débats sur l'antifranquisme et sur l'histoire de la révolution et du mouvement libertaire espagnol.

La grande souscription que nous avons lancée a recueilli une somme d'argent qui pour nous et pour l'époque était remarquable (six ou sept millions de lires), une somme que Luciano Lanza a remise en octobre 1976 à Gomez Casas, alors secrétaire national de la CNT qui s'était reconstituée en Espagne.

La mobilisation a été importante et nous avons été épaulés par la revue anarchiste *A* et par d'autres groupes.

Pour revenir un peu en arrière, c'est avec le fichier du périodique Il Libertario que les choses ont vraiment commencé. En 1963-64-65, vous avez pris des contacts avec les autres jeunes anarchistes en Italie et en Europe, surtout à Paris.

Oui, en 1965, il devait y avoir une trentaine de jeunes anarchistes dans toute l'Italie. Les GGAF que nous avons constitués en représentaient plus de la moitié, un tiers était constitué par la *Federazione anarchica giovanile italiana* (FAGI), la section des jeunes de la FAI. Nous, des GGAF, étions du nord, les autres du centre-nord, de Livourne à Rome. Au sud, il n'y avait pas de jeunes anarchistes.

C'est à ce moment-là que survient un événement important pour ma formation anarchiste : en 1963, j'ai connu Pio Turroni. C'était un personnage exceptionnel. Je l'ai rencontré dans un local pourri du quartier Garibaldi, local que nous avons utilisé pendant quelques mois comme rédaction de *Materialismo e libertà*. Turroni y est venu après le deuxième numéro, pour nous rencontrer. De toute évidence, il venait comme un vieil anarchiste qui trouvait que ce petit groupe de jeunes anarchistes qui faisait ce journal était intéressant. Il est venu avec son béret d'ouvrier, son visage de maçon et sa profonde sagesse d'anar à l'« ancienne mode », certes un peu méfiant envers ces jeunes, mais aussi très ouvert, à tel point que quelques années plus tard, il était devenu en quelque sorte notre « dieu tutélaire ».

Turronia eu une forte influence sur mon éducation sentimentale à l'anarchisme, à laquelle ont aussi contribué Daloli, Leggio, Fontana...

Lorsque s'est ouvert en 1965 le cercle Sacco et Vanzetti, Damonti et Vella y ont participé, mais petit à petit, c'est vous, les jeunes, qui allez l'occuper, par exemple en créant le groupe Wilhem Reich...

Durant ces années-là, il y a eu d'autres épisodes : à l'occasion d'un Premier mai, une dizaine d'anarchistes ont voulu manifester et ont été chassés par les communistes.

Une autre fois, avec une dizaine d'anarchistes, nous avons alors voulu manifester contre le franquisme en face de nombreux policiers sur le pied de guerre. Nous avons pris la fuite, parce qu'entre les coups et la fuite, mieux vaut la fuite, n'est-ce pas ? [Sourire]

C'est aussi l'époque des rencontres avec les jeunes qui, plus tard, ont créé avec nous les GGAF et avec les jeunes aux cheveux longs, aux chaussures trouées. Ces derniers nous intéressaient modérément... et pourtant ils étaient les premiers signes de la nouvelle contre-culture qui arrivait d'Amérique.

Je crois que nous étions trop anarchistes pour eux et c'est vrai que nous avons eu des difficultés à établir des rapports. Nous étions de formation ouvriériste et eux avaient une autre culture. Les Provos nous semblaient plus intéressants parce qu'ils avaient des activités sociales et politiques, à leur façon bien sûr, sur le mode spectaculaire et amusant.

Nous rencontrons quand même des beatniks, par exemple le rédacteur du périodique *Re nudo*, Andrea Valcarengi, dans des endroits *bohème*, dans la rue, toujours de façon informelle et individuelle.

En novembre 1966, je suis allé rencontrer les Provos en Hollande, par intérêt pour leur action que nous connaissions par des lectures, mais aussi parce qu'il y avait eu une énième arrestation d'anarchistes en Espagne, Louis Andrés Edo et d'autres, qui risquaient des condamnations à de très lourdes peines. Nous voulions donc susciter un mouvement au niveau européen, pour sortir de nos habituelles manifestations milanaïses de dix ou vingt anarchistes bastonnés par la police. À Amsterdam, il y avait apparemment un mouvement très fort. Je me suis présenté comme un « faux représentant » international des jeunes anarchistes d'Europe, j'ai pris contact avec les Provos, j'ai parlé à la radio locale, je les ai convaincus de manifester en faveur des camarades espagnols arrêtés. Un ou deux mois plus tard, les Provos ont participé à la deuxième rencontre de

la jeunesse libertaire internationale, où sont venus aussi Daniel Cohn-Bendit, Jean-Pierre Duteuil, Tomàs Ibañez et d'autres Espagnols. À cette deuxième rencontre, qui a eu lieu à Milan (la première avait eu lieu à Paris) au mois de décembre 1966, ont participé sans doute un peu moins d'une cinquantaine de personnes. Il y avait une quinzaine d'Italiens venus du nord, essentiellement des GGAF de Milan et de Turin, où s'était installé mon ami Roberto Ambrosoli et où il avait constitué un groupe d'une dizaine de camarades (un peu moins que dans notre groupe où nous étions douze ou quinze). Participaient encore à cette réunion cinq ou six jeunes Italiens de la FAGI, beaucoup de Parisiens, quelques Provos, et d'autres. La nouveauté résidait dans le fait que pour la première fois depuis très longtemps, un groupe de jeunes anarchistes était placé dans une situation d'anarchisme « à l'ancienne ». Il y a eu des échanges assez violents entre nous, les Milanais, et l'UGAC de Paris sur des questions idéologiques. Je ne sais plus pour quelle raison il n'y a pas eu d'autres rencontres internationales de la jeunesse anarchiste ; mais après cette réunion nous n'avons pas programmé de nouveau rendez-vous...

Je me rappelle que nous avons terminé cette rencontre par une manifestation en faveur des prisonniers espagnols. En tête du cortège, nous avons placé une reproduction en bois du *Garrote vil*. Le cortège s'est d'abord rendu devant le consulat espagnol puis devant le Dôme de Milan devant lequel nous avons installé le *Garrote vil*, en signe de mépris. Il me semble que deux Hollandais et une Suédoise ont été arrêtés lors de cette manifestation, et immédiatement expulsés du territoire italien.

En 1965 sont aussi arrivés dans notre groupe Luciano Lanza et Cesare Vurchio qui sont encore « actifs » aujourd'hui. Avant on disait « militants ». [Rires]

Quant à moi, j'ai obtenu mon diplôme en juillet 1966 : tout en participant à ces activités, je n'avais pas cessé de mener mes études comme si de rien n'était. Je me suis dit souvent : « Si on me donne un diplôme à moi, c'est que l'université n'est pas une chose sérieuse ! » Et on me l'a donné, en plus avec une bonne mention. Tout de suite après la maîtrise, en octobre 1966, j'ai enseigné au collège parce que c'était l'emploi qui me demandait le moins de journées de travail par an. De la même façon que j'étais arrivé par hasard à l'université et que j'ai eu mon diplôme par hasard en microbiologie, j'ai choisi par hasard d'être enseignant. J'ai choisi un travail qui me laissait du temps libre parce que je voulais me consacrer beaucoup à l'Idéal, pour employer un langage aujourd'hui désuet.

Nous arrivons à l'année 1967. Le souffle de la contestation était-il déjà perceptible parmi les étudiants ?

Non. À l'Université, il n'y avait encore presque rien. D'ailleurs un des thèmes fondamentaux à l'ordre du jour de la rencontre européenne de la jeunesse libertaire était la dépolitisation des jeunes en Europe. Nous avons décidé de ce thème au congrès précédent qui s'était tenu à Paris en 1965. Entre temps, les choses avaient radicalement changé. Si en 1965, nous nous posions le problème de la surdité apparente des jeunes Européens au discours politique, un an après, il y avait déjà les Provos, les beatniks, une nouvelle gauche était en train de naître en Europe, imitant la gauche américaine. À partir de 1963, il y avait eu des agitations dans deux ou trois universités, avec des revendications purement étudiantes, sans la forte connotation politique de 68. Même si tout n'est pas arrivé en 1968, il ne s'agissait que de petits frémissements. C'est du moins ce que nous pensions, nous qui avions une approche ouvri riste. Ces petites agitations étudiantes nous semblaient d'un intérêt petit bourgeois. *[Rires]*. Nous faisons erreur, bien sûr... En effet, nous n'avons pas pris en compte la nouvelle université de masse, etc. etc. Malgré tout, en 1965, j'avais proposé à mes camarades de la faculté d'Agronomie, réunis pour  lire leurs représentants, de fonctionner par assemblées (selon une organisation semblable à celle qui allait être à la mode en 1968), avec des délégués par roulement. Ma motion n'a obtenu que trois votes, dont le mien, sur une cinquantaine de présents.

Et puis en 1967, les choses commencent enfin à bouger...

Je suis parti faire mon service au mois de février... parce que l'alternative, c'était de faire de la prison. Il n'y avait pas de service civil et à cette époque l'objection de conscience « coûtait » environ deux ou trois ans d'incarcération, à de rares exceptions près. J'ai donc choisi de faire un an et trois mois de service militaire, et puis je n'avais rien contre l'apprentissage du maniement des armes... *[Rires]*.

Encore ? Mais c'est une idée fixe...

Je n'étais pas un non-violent. Et puis le fait qu'ils'agisse d'une armée populaire au sein de laquelle il y avait aussi des éléments subversifs me semblait être un fait positif. L'histoire a montré que la révolte de l'armée est un élément fondamental dans la réussite d'une insurrection populaire. Lorsque j'ai été incorporé, je me considérais donc comme un « prolétaire en uniforme »...

J'ai oublié de te raconter qu'en 1965, nous avons mené une campagne intense pour l'objection de conscience... cela semble être en contradiction avec ce que je viens de te dire. Pourtant cela ne l'était pas, parce que nous avons joué sur tous les tableaux. Cette année-là, il y avait eu deux objecteurs, un catholique,

un chrétien social plutôt, un certain Viola, et un anarchiste, Ivo Della Savia. Ces deux personnes ont été presque en même temps objecteurs de conscience et nous avons organisé, comme d'habitude, des conférences de presse, des distributions de tracts et imprimé des textes. J'ai écrit une bonne partie du texte de l'objection de conscience d'Ivo Della Savia, c'était une bonne déclaration, très raisonnable [*Rires*].

Je suis revenu du service militaire en avril 1968. Durant cette année, j'ai maintenu des liens épistolaires avec les camarades. Et puis il y avait aussi ma compagne de l'époque, qui est ensuite devenue ma femme. Elle militait dans le groupe. Les rapports étaient donc très étroits et quand je rentrais en permission, je retrouvais tout le monde. Cette année-là, les anarchistes de Milan n'ont rien fait de particulier. Après la rencontre internationale de décembre 1966, le Cercle Sacco et Vanzetti a été expulsé du local de la rue Murillo. Alors les camarades ont commencé à chercher un nouveau local, qu'ils n'ont trouvé qu'à la fin de l'année 1967 et qui est devenu ensuite le siège du Cercle anarchiste Ponte della Ghisolfia.

De cette période passée sous les drapeaux, je ne me rappelle que l'ennui, un ennui mortel. On m'a fait tirer trois fois avec un fusil, une fois avec une grenade. Je m'en suis bien sorti avec la grenade, mais très mal avec le fusil... comme un myope. Durant tous ces mois, j'ai été gratte-papier, et puis j'ai beaucoup lu, car j'avais du temps. J'ai lu un peu de tout, Chomsky, Proust... Il y a aussi eu quelques humiliations dont je n'ai pas beaucoup souffert. J'ai surtout souffert d'être éloigné de mes activités.

J'ai été libéré en avril 1968, mais en fait, depuis le mois de janvier, j'étais déjà à Milan où j'avais été transféré pour les trois derniers mois. Auparavant j'étais à Bari et à Naples. Entre temps ma compagne était tombée enceinte et nous nous étions mariés, c'est pour cela qu'on m'avait transféré. Mon fils est né en mai 1968. Comme tu le vois, les événements personnels s'entrecroisent avec l'Histoire...

Je repense à une action qu'ont menée les camarades de Milan en mon absence. Ils ont organisé un camping international anarchiste à Colico, en haut du lac de Côme. C'était le premier camping de ce type qui n'était pas organisé par les Espagnols en exil. Je suis allé plusieurs fois dans ces campings et tout compte fait, c'était une belle expérience. J'aimais rencontrer les camarades et passer du temps avec eux. En 1962, j'avais dormi une nuit au camping organisé près de Marseille, en revenant d'Espagne. Puis je suis allé à Aiguilles, dans les Alpes, non loin de Briançon en 1965, puis à Istres, sur l'étang de Berre, en 1966. C'est là qu'il a été décidé d'organiser un camping en Italie en 1967. Tout en étant au

service militaire, j'ai réussi à avoir quelques jours de permission. C'est là que j'ai conçu mon premier enfant !

Une fois de retour à Milan en janvier, j'ai rétabli des contacts presque quotidiens avec les camarades...

Nous ne sommes qu'à quelques semaines du fameux mois de mai. Y a-t-il quelque chose dans l'air ?

Très peu ! *Mannaggia la maronna*¹²... [Rires]. En réalité, il y avait des agitations, des occupations temporaires, des assemblées.

Mais l'explosion est arrivée comme une conséquence des événements de Paris.

D'unepart,ilyavaitunmouvement,maisilétaitextérieuraumilieuanarchiste. D'autre part, j'étais soldat. Et dans notre groupe, il n'y avait pas d'étudiants : sociologiquement, sa composition était bizarre, avec des prolétaires, des employés... J'étais devenu enseignant, Lanza apprenait le métier de comptable, Pinelli était cheminot, Cesare ouvrier, ma compagne était, elle, étudiante, mais à ce moment-là, elle était déjà à la fin de sa grossesse...

Pour revenir en arrière, il y a donc eu une première « vague » de jeunes qui se sont rapprochés de l'anarchisme en 1963...

Cette vague a continué jusqu'en 1965. Ces jeunes n'étaient pas des étudiants, mais des marginaux comme Ivo Della Savia qui fabriquait des lampes *liberty* et des colliers [comme *Valpreda*] ou comme l'infâme Enrico Rovelli¹³ qui peignait des enseignes de magasins.

À la fin de l'année 1967, le groupe, toujours composé d'une dizaine de personnes, avait trouvé un local au 31, piazzale Lugano. Dès le début, c'est *Gioventù libertaria* qui a géré ce local. Quelques anciens nous ont suivis, mais de façon totalement passive, par exemple ils se retrouvaient au siège le dimanche matin pour lire *Umanità nova* ou pour parler du vieux temps... comme toujours. Mais ils n'étaient plus que quatre ou cinq.

12. Juron napolitain familier à l'interviewer.

13. En 1973, nous avons eu la preuve que depuis 1969 au moins, il était devenu un informateur de la police. (A. B.)

Nous avons appelé notre cercle Ponte della Ghisolfa, du nom d'un pont situé près du local, pour ne pas lui donner le nom d'un de nos saints ou de nos martyrs. Nous avons inauguré le local en mai 1968, mais il fonctionnait déjà depuis quelques mois pour des activités internes au groupe. Le Premier mai 1968, ont commencé les activités « externes » importantes, presque de façon hebdomadaire, avec des conférences, des débats et des permanences régulières le week-end. Nous avons commencé à faire des affiches, puis est arrivée la vague de Mai 68.

Avez-vous été surpris ?

Bien sûr. Nous avons été stupéfaits et enthousiastes de voir le drapeau anarchiste flotter dignement dans les rues comme la composante fondamentale de la révolte. Mais cela se passait à Paris, pas à Milan. Nous avons essayé nous aussi de nous insérer dans le mouvement étudiant, avec beaucoup de méfiance sur le plan idéologique, du moins au début. Nous avons publié un beau document : « Le discours des anarchistes de *Gioventù libertaria* de Milan aux étudiants considérés anarchistes par la presse bourgeoise... », dans lequel nous disions : « Encore un effort et vous deviendrez anarchistes si vous laissez de côté vos idées de petits bourgeois, si vous acceptez l'abolition de la séparation entre travail manuel et intellectuel et donc le privilège du diplôme, des études supérieures, etc. » [Rires]

Et puis nous avons organisé des conférences spécifiques sur Mai 68 en France, avec des diapositives et là nous avons commencé à voir arriver des gens, des jeunes, beaucoup de jeunes... Et malgré notre méfiance à l'égard des étudiants, ils ont été nombreux à venir. Nous avons commencé à grossir et continué à mener nos activités : conférences, débats, affiches, tracts, manifestations avec nos drapeaux... Entant que Cercle Ponte della Ghisolfa, nous n'avons participé à aucune occupation ou initiative de ce genre, mais à Milan, d'autres anarchistes l'ont fait plus tard.

Pour vous, les événements de mai 68 ont-ils représenté une simple façon de vous insérer dans le mouvement ou bien a-t-il été une stimulation pour l'évolution des idées anarchistes ?

Au début nous étions contents parce que nous pouvions rencontrer des jeunes. Ensuite, nous avons commencé à réfléchir, mais un ou deux ans plus tard. À part le fait que nous étions plus nombreux derrière notre drapeau dans les manifestations, rien d'important n'est arrivé. À Milan, le phénomène 68 a été décalé de quelques mois par rapport à la France. En France, le grand mouve-

ment finit avec l'arrivée de l'été, tandis qu'en Italie, cela a continué pendant toute l'année 1969.

En Italie, les marxistes-léninistes, le « vieil ennemi » [des anarchistes], ont eu l'hégémonie sur le mouvement.

Alors nous, anarchistes, avons réagi de façon excessivement idéologique en critiquant ce détournement de la révolte libertaire par les vieux marxistes-léninistes. Cette critique a eu des résultats divers. Par rapport au passé, cela a été positif, mais par rapport aux potentialités des événements, cela a été négatif pour nous...

De ton côté, tu t'es marié et tu as fondé une famille...

Oui, en mai, quand naît notre fils Luca Libero. Toujours en mai 1968, je suis entré à l'Université avec une bourse d'études en économie agricole. Encore une fois par hasard. À ce moment-là, une bourse était disponible et un de mes amis m'en a informé. J'étais le seul candidat. C'est ainsi que je suis devenu économiste agricole, même si j'avais un diplôme de microbiologie.

Et en ce qui concerne l'activité anarchiste en 1968, 1969 ?

L'activité a été très intense. Chaque samedi et chaque dimanche, nous étions au cercle, nous rédigeons souvent des affiches. Nous avons introduit la sérigraphie dans nos pratiques. L'activité était même trop intense selon le goût de ma compagne de l'époque, étant donné que je passais une grande partie de mon temps, de mes soirées, de mon week-end au cercle. C'est sans doute ce qui a provoqué plus tard une crise dans notre couple. Même si elle appartenait encore formellement au groupe, elle était surtout contrainte de s'occuper du bébé. Je travaillais alors à l'Université, j'assurais des cours du soir dans des lycées techniques pour compléter les revenus de la bourse qui étaient tout à fait insuffisants pour nourrir une famille. Et j'étais énormément impliqué dans l'activité militante : peu de sommeil et beaucoup de travail !

Au cercle, parmi les personnes les plus actives, il y avait Pinelli et moi, puis Luciano Lanza, Umberto Del Grande, Cesare Vurchio et quelques autres.

Qui était Pinelli dont on a tellement parlé depuis ce fameux 12 décembre 1969 ?

C'était quelqu'un de bien, un bon camarade, un cheminot. C'était mon ami. Nous étions les deux personnes les plus actives du groupe *Bandiera Nera*, le nouveau nom que nous avons donné au groupe en 1969.

Culturellement, Pinelli et moi étions très différents. J'avais une formation universitaire, et lui n'avait été que jusqu'à l'école primaire. Mais c'était un bon anarchiste autodidacte. Notre conception de l'anarchisme était assez proche.

Nous nous voyions presque chaque jour pour discuter des activités du groupe.

À cette période, pensais-tu éventuellement engager l'anarchisme vers un nouveau ?

À ce moment, nous étions très pris par l'effort d'introduire l'anarchisme dans cette situation de grande effervescence sociale. Nous avons donc laissé un peu de côté nos ambitions d'innovation, tout en conservant les côtés les moins utiles, comme cette méfiance vis-à-vis des étudiants. Mais nous agissions essentiellement pour répandre l'idée anarchiste et profiter de l'occasion et de la situation qui lui était particulièrement favorable.

Faisiez-vous ce travail en collaboration avec les autres groupes anarchistes ?

Mais alors c'était nous les anarchistes, à Milan. Nous maintenions des contacts étroits avec le groupe de Turin, un peu moins avec celui de Gênes. À Brescia, le groupe avait disparu, ainsi qu'à Vicence où il ne restait plus que Nico Berti. En 1968-69, s'est constituée une section de l'USI (*Unione sindacale italiana*) dans le quartier Bovisa où était situé notre local. C'était une tentative de s'implanter en milieu ouvrier, surtout auprès des *Comitati unitari di base* (CUB) alors naissants. Pendant quelques mois, notre local a accueilli leurs réunions. Après les bombes de décembre 1969, ils ont fui et nous ne les avons plus revus.

En fait, c'est le groupe *Bandiera Nera* qui avait « inventé » l'USI, mais hormis l'accueil des réunions des CUB et la tentative d'influencer « poliment » dans un sens libertaire leurs actions, nous n'espérions pas vraiment recréer l'USI. Nous voulions seulement l'utiliser comme support pour l'activité de base dans les usines et dans les entreprises.

Pourquoi l'USI ? Parce qu'elle avait clairement été, avant le fascisme, l'instrument de l'action ouvrière de l'anarchisme en Italie, comme la CNT en Espagne. En fait, à ce moment-là, elle n'existait plus, même s'il y avait encore quelques militants qui nous avaient passé des tampons, du papier à entête et des cartes de membre. J'ai gardé ma carte de membre, que j'avais moi-même signée. *[Rires]*.

Avec la création de l'USI, nous avons surtout voulu faire de la propagande pour l'Idée, avec des tonnes de tracts que nous allions régulièrement distribuer devant les usines... des tracts, des tracts, des tracts... C'était chiant !

Les drapeaux noirs que vous aviez vus sur les photos des manifestations parisiennes vous ont-ils poussés à croire que le moment de l'anarchie était venu ?

N'exagérons pas, même si, c'est vrai, le moment était favorable pour les anarchistes...

Et puis vient le temps des bombes...

Des bombes... et de la provocation fasciste. Des bombes qu'on a fait passer pour des bombes anarchistes.

Cela a commencé en avril 1969, au moment où s'est organisée à Milan la Croixnoire anarchiste, c'est-à-dire une structure pour les victimes politiques, en pensant une nouvelle fois aux anarchistes espagnols... C'était une *idée fixe* !

Tandis que nous préparions le premier bulletin, ont explosé ces bombes fascistes qu'on a attribuées aux anarchistes. Quelques-uns d'entre nous ont été arrêtés et à partir de ce moment, une grande partie de l'activité de la Croix noire, aussi bien avant qu'après la mort de Pinelli, a été centrée sur l'Italie : contre information et assistance aux victimes politiques. Les responsables de ce bulletin étaient Pinelli, Umberto Del Grande et moi.

Cette activité a commencé à nous prendre beaucoup de temps. L'impression du bulletin, l'organisation de manifestations, etc., des activités très intenses.

Quand les bombes ont commencé à exploser, nous avons dénoncé la provocation et, cela allait presque devenir un lieu commun dans les milieux de gauche : ces bombes étaient posées par des fascistes, lesquels étaient couverts par les services secrets, mais elles étaient attribuées aux anarchistes. Les premières ont explosé le 25 avril. Plusieurs camarades ont été arrêtés. Ils ont été blanchis pour ces bombes, mais condamnés en 1971 pour des attentats à but démonstratif commis avant 1969. De nombreuses années plus tard, quelques fascistes, ceux qui étaient impliqués dans la pose de la bombe du 12 décembre 1969, ont été reconnus coupables pour les attentats du mois d'avril.

Puis il y a eu les attentats dans les trains au mois d'août, et d'autres plus petits à Palerme et à Legnano, signés d'un A cerclé mais pour lesquels on a arrêté des fascistes... Il était clair que quelque chose était en train de se tramer. C'est pourquoi nous menions une campagne de contre-information frénétique pour

essayer d'expliquer ce qui se passait. En lisant les premiers bulletins de la Croix noire, on voit que nous avions déjà prévu la suite, sans avoir deviné exactement de quoi serait fait le futur. Nous avions prévu que tôt ou tard, il se passerait quelque chose de grave. Nous pensions aussi que tôt ou tard il y aurait un mort et qu'on attribuerait la responsabilité de ce décès aux anarchistes. En fait, il y a eu beaucoup de morts et plusieurs camarades ont été accusés...

Je me suis souvent demandé pourquoi la police avait monté cette affaire expressément contre les anarchistes...

Je crois que cela n'a pas été fait « contre les anarchistes ». C'est seulement qu'ils représentaient l'anneau le plus faible, que l'on pouvait utiliser pour attribuer, d'une façon générale, à la « gauche » un attentat qui demanderait ensuite une action de droite, même pas d'extrême droite. Tu sais que l'histoire est longue et compliquée...

Le 12 décembre, quand les bombes ont explosé à Milan, de nombreux anarchistes milanais ont été arrêtés le jour même, y compris Pinelli. Moi je n'ai pas été arrêté....

Pourquoi ?

Je ne sais pas. Luciano Lanza non plus n'a pas été arrêté... Peut-être Paolo Finzi qui était arrivé au Ponte della Ghisolfa en 1968, alors qu'il était un leader étudiant dans son lycée. En fait, ils ont arrêté plusieurs anarchistes, mais au hasard, en vrac : parmi eux il y avait de vieux anarchistes « hors circuit », des jeunes sympathisants ; ils ont arrêté aussi quelques marxistes-léninistes. Il n'y avait aucun lien logique apparent dans ces arrestations, ce qui me fait penser qu'ils ne soupçonnaient pas vraiment les anarchistes, mais qu'ils les avaient arrêtés pour montrer qu'ils faisaient quelque chose...

Le reste de l'histoire est connu. La nuit du 15 au 16 décembre, Pinelli est tombé du quatrième étage de la préfecture de police durant un interrogatoire, lors d'une garde à vue illégale. Le matin même, à sept heures, j'ai été arrêté. Les policiers sont venus chez moi et m'ont conduit au commissariat. J'avais à peine eu le temps de téléphoner à deux ou trois camarades pour les avertir de la mort de Pinelli dont m'avait informé Roberto Ambrosoli depuis Turin : il avait entendu un journal radio très tôt le matin. J'ai donc téléphoné à Lanza et à d'autres pour leur donner rendez-vous devant la préfecture. Peut-être allaient-ils tous nous arrêter mais tant pis...

Je suis resté au commissariat du quartier jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Ils ont contrôlé mon alibi, mais ils ne savaient pas eux-mêmes ce

qu'ils devaient faire. En fait, de huit heures à quatorze heures, ils ont attendu de savoir ce qu'ils devaient faire et de comprendre ce qui se passait...

Après cet événement, notre principale activité a été de produire de la contre information, de dénoncer l'assassinat de Pinelli et d'affirmer l'innocence de Valpreda.

Selon toi, cet assassinat et la répression en général ont-ils contribué à freiner le développement du mouvement anarchiste ?

Non, cela nous a au contraire donné un élan. À la première manifestation sur la bombe de Piazza Fontana organisée par le mouvement étudiant à la fin du mois de janvier 1970, il y avait un millier de personnes derrière les drapeaux noirs. Nous n'avions jamais vu autant de gens avec nous¹⁴. La répression, la provocation n'ont provoqué aucun dommage sur le mouvement anarchiste, mais là n'était certainement pas le but. Ils n'avaient certainement pas peur de trois ou quatre malheureux anarchistes...

Pourtant, en décembre 2002 à Rome, au cours d'une réunion, j'ai entendu des camarades exprimer un avis contraire ; l'État, la police avaient utilisé les bombes pour arrêter les anarchistes...

Je ne pense pas qu'ils aient voulu agir spécifiquement contre le mouvement anarchiste. C'était une époque où les manipulations étaient fréquentes : on annonçait des coups d'État, on les pensait, les imaginait, dans le but d'arrêter l'évolution à gauche de la politique italienne. S'il y avait danger, il était représenté par les communistes, pas par une improbable révolution communiste, mais par les communistes qui pouvaient arriver pacifiquement au pouvoir, et par les syndicats, alors très puissants. Nous n'étions certainement pas l'objectif. Nous n'étions qu'un instrument de ce plan, parce que nous sommes des extrémistes, des « simples poseurs de bombes », etc. [*Rires*].

Et aussi parce que certains anarchistes, comme j'en ai entendu à Rome au début des années soixante-dix, criaient durant les manifestations : « Bombes, sang, anarchie !!! »

C'est vrai, comme le pauvre Valpreda par exemple.

Quand les Groupes Anarchistes Fédérés entrent-ils en scène ?

14. Nous avons fait ce même constat lors de la manifestation qui a suivi l'attentat à la librairie La Plume noire, à Lyon au début des années quatre-vingt-dix.

Au début des années soixante-dix. Les GGAF s'étaient dissous en 1967 pendant mon service militaire. Avant les bombes, nous avons recommencé à tisser des liens dans le but de constituer une fédération. Mais en janvier, les groupes qui constituaient les GGAF et d'autres se sont réunis à Venise et ont formé les *Gruppi Anarchici Federati* (GAF).

Il y avait toujours la FAI, qui avait grossi de façon assez significative après 68. Les GIA (*Gruppi d'iniziativa anarchica*) étaient toujours composés de quelques vieux camarades isolés qui ne s'occupaient que de la publication de l'*Internazionale* et de la coordination du *Comitato pro vittime politiche*, dont le responsable était Euro Spadone.

Umanità nova était toujours hebdomadaire, comme en 1945, l'*Internazionale* était bimensuel et puis il y avait *Volontà*, que gérait Pio Turrone, mais qui en fait avait plusieurs fois changé de rédacteurs, lesquels ne restaient pas plus d'un an ou deux à ce poste.

L'objectif des GAF était plus ou moins le même que celui des GGAF, c'est-à-dire de constituer une autre forme de fédération, par affinités, par tendances. Nous pensions que le mouvement devait être organisé comme une confédération de fédérations d'affinités, afin d'éviter les heurts et de permettre une collaboration...

C'est dans ce sens que nous nous sommes efforcés d'aller pendant quelques années, à l'intérieur du mouvement anarchiste, surtout lors de toutes les initiatives communes en faveur de Valpreda et Pinelli, et pour la campagne de contre-information et d'assistance aux victimes politiques. Nous avons proposé de concilier les différentes tendances du mouvement. Notre idée était que ces tendances devaient s'organiser par affinités et ne pas former une unique fédération à l'intérieur de laquelle on ne faisait que se disputer.

Parles-tu d'affinités idéologiques ?

Je parle d'affinités sur le plan stratégique, organisationnel, sur la conception de l'organisation, sur les choses à faire, sur les priorités, sur les rapports avec le syndicalisme, sur un anarchisme plus humanitaire ou un anarchisme de classe...

Quant à « notre » affinité, nous avons conservé la structure et l'organisation très souples des GGAF. Nous avons presque immédiatement commencé la discussion en assemblée d'un programme qui allait être imprimé en 1976, moins d'un an avant la dissolution des GAF. *[Rires]* Je parlais d'une structure très souple, faite surtout de rapports horizontaux, de groupes en réseaux et de deux ou trois assemblées fédérales par an, avec tous les membres de tous les groupes.

La moitié de l'assemblée était consacrée à une discussion théorique, doctrinale, pour le reste, il s'agissait d'informations, d'activités communes...

Pour en revenir à la rencontre de janvier 1970, il y avait des groupes de Milan, Turin, Venise, Gênes, Mantoue... auxquels se joignirent ensuite les groupes de Reggio Emilia, Valdobbiadene (Province de Trévise)...

D'Italie du Nord... Pourquoi ?

Je ne sais pas. On nous a appelés les aristocrates GAF du nord. On disait que nous étions froids et on nous appelait les « aristogafs ». « On », c'était quelques jeunes de la FAI... Après cette rencontre de janvier, la première véritable réunion où se sont constitués et organisés les GAF a eu lieu toujours à Milan, car c'était le centre qui propulsait tout le projet.

Donc nous nous sommes impliqués dans la création de cette fédération. Nous avons aussi essayé d'établir de bons rapports avec le reste du mouvement. Nous avons toujours agi comme médiateurs entre la FAI et les GIA, qui s'entendaient comme chiens et chats. Nous essayions de rester au milieu pour permettre une collaboration unitaire du mouvement.

S'il fallait donner des effectifs de militants...

La FAI était beaucoup plus nombreuse que nous. A la FAI, ils étaient quelques centaines, les GIA quelques dizaines. Mais nous étions tous jeunes et « militants à fond ». Ceux de la FAI étaient pour certains des anciens et pour d'autres des nouveaux militants d'après 68.

À ce moment-là, cela fait dix ans que tu as des rapports avec les anarchistes. As-tu connu les Marzocchi, Failla, etc. et qu'en as-tu pensé ?

J'avais pour eux un respect plus humain que politique. Leur niveau politique était plutôt « rétro ».

Humainement, ils étaient certainement intéressants et estimables. Mais si je devais les juger en tant que « dirigeants », comme s'ils étaient des *companeros destacados* [Rires] dans le mouvement anarchiste, je dirais qu'ils étaient du niveau d'une section de banlieue, alors qu'ils étaient dans ces années-là les « dirigeants nationaux ». Je les ai rencontrés au cours de conférences, de colloques, de congrès... le Congrès anarchiste international de Carrare en 1968 par exemple. J'y ai participé avec mon groupe *Gioventù libertaria*. Nous étions là en tant qu'observateurs. Quand il y a eu, au cours de cette rencontre, la fameuse

provocation philocastriste de Cohn-Bendit au cours de cette rencontre et de ses quatre sous-fifres et qu'ils ont crié « CIA, CIA, CIA » pendant l'intervention du délégué du mouvement cubain, portés par la voix du cœur, nous avons chanté « *Figli dell'officina* » et nous sommes opposés à Cohn-Bendit et aux siens. Nous étions, vu notre âge, plus proches d'eux, mais notre cœur battait pour les vieux...

C'est l'anecdote qui m'a le plus marqué. Le reste nous a semblé moyennement intéressant, rien d'époustouffant, d'un niveau moyen. Mais c'était intéressant parce que c'était la première fois que nous voyions ensemble autant de vieux et de jeunes anars de différents pays.

Durant toutes ces années, depuis le moment où on vous a montrés comme des monstres à la une des journaux, avez-vous eu des contacts fréquents avec la presse.

Oui, et nous avons essayé de ne pas présenter un seul leader. Souvent, j'écrivais les communiqués de presse, mais j'essayais de ne pas être toujours devant, non pas par timidité, mais parce que nous voulions que différentes personnes puissent intervenir...

Mais d'après ce que tu racontes, c'était quand même toi le leader...

Oui, mais j'essayais de nier mon rôle [*Rires*], ce qui était la seule chose honnête que je pouvais faire. Assumer et nier en même temps.

Nous sommes au début des années soixante-dix. Nous avons beaucoup donné pour la campagne Pinelli-Valpreda, énormément. Ici à Milan, nous étions au centre de cette campagne nationale, puisque Pinelli et Valpreda étaient milanais. Le couple Rossi¹⁵ y participa aussi très activement.

En 1971, il y a eu une nouveauté importante puisque c'est l'année où a été fondée la revue anarchiste *A* qui avait été programmée à la fin de l'année soixante-dix. Quand je dis « programmée », je veux dire qu'un camarade de Rome, qu'il est inutile de citer puisqu'il a disparu de l'histoire du mouvement, avait proposé de publier une revue mensuelle qui devait être financée par un petit éditeur

15. Aldo Rossi et Anna Pietroni étaient des camarades de Rome qui, après avoir travaillé pendant des années dans une pharmacie, se sont occupés de la rédaction d'*Umanità nova*. Je les ai connus en 1972-1973, quelques mois avant qu'ils ne trouvent la mort dans un accident de la route, en 1974. Il y a une photo où, avec Paolo Finzi (rédacteur du mensuel *A rivista anarchica*), je porte un des deux cercueils de ce couple d'anarchistes qui ont représenté, pour beaucoup de jeunes de ma génération, un père et une mère militants. (Note de M. P.)

romain. Nous nous sommes occupés des préparatifs, mais quand nous avons été prêts à sortir le premier numéro, l'éditeur a abandonné le projet et nous sommes restés avec la revue sur les bras, sans savoir si nous devions continuer ou non. En fait, nous avons décidé de continuer en investissant des fonds que nous avions recueillis avec des camarades pour créer une communauté anarchiste. Il s'agissait de ma compagne et moi, de Roberto Ambrosoli et sa femme Elvira, de Luciano Lanza et sa compagne Fausta Bizzozero, de Nico Berti et sa femme Giovanna. Depuis un an, nous mettions chaque mois de côté une somme pour constituer un capital qui aurait dû servir à fonder une communauté qui devait être urbano-rurale, agro-industrielle, expérimentale.

Ces quatre mousquetaires et leurs compagnes avaient un lien d'amitié tel qu'ils envisageaient de vivre ensemble dans une communauté...

Les hommes étaient très amis, les femmes un peu moins...

Tu avais connu Roberto (Ambrosoli) avant 1960, c'était donc une amitié qui remontait à treize ou quatorze ans ; tu fréquentais Nico (Berti) depuis 1963 et Luciano (Lanza) depuis 1965. Vous participiez depuis plusieurs années à différentes activités et vous formiez un noyau d'affinités très fortes...

Oui, mais au bout d'un an, nous avons remarqué que l'intérêt pour cette communauté était moins intense que ce que nous pensions, surtout pour nos compagnes qui non seulement n'avaient pas beaucoup d'affinités entre elles, mais n'étaient pas non plus très enthousiastes pour le projet, à l'exception de Fausta. Ma femme n'était que modérément favorable, parce que nous avions déjà deux enfants¹⁶ ; ma fille Annalisa Libertad était née en novembre 1969...

De loin, pour ceux qui s'approchent de l'anarchisme au début des années soixante-dix, vous apparaissiez tous les quatre (dont nous lisons la signature à la fin de nombreux articles), comme ayant les mêmes idées.

Il nous semblait effectivement avoir les mêmes idées à ce moment-là, la même impulsion, le même pathos, ethos, logos... aussi bien à l'encontre de l'histoire de l'anarchie que des projets que nous voulions créer et mener à bien.

Cette idée de communauté était-elle liée à la contre-culture, aux beatniks...

16. Lorsque nous avons envoyé la traduction de son entretien à Amedeo Bertolo, nous lui avons demandé si ses deux enfants sont anarchistes. Voici ce qu'il nous a répondu : « Je crois, ou du moins ils sont fortement libertaires, sur le plan éthique et dans la pratique existentielle. Ils ont aussi été actifs, pendant quelques années, dans un collectif libertaire... »

Oui, « pour la conjoncture », mais cela faisait aussi partie de la tradition anarchiste. Et puis nous projetions quelque chose de sérieux, une communauté anarchiste expérimentale, où fonctionnerait l'intégration du travail manuel et du travail intellectuel. Nous ne voulions pas d'une communauté de chevelus et de « branleurs »... Nous projetions une production scientifiquement programmée. Ambrosoli et moi avions tous deux un diplôme de microbiologie agraire. Nous voulions faire de la microbiologie appliquée à la culture des champignons, un laboratoire... c'était un projet sérieux ! Nous avons toujours été très carrés, même dans les projets les plus extravagants. Mais pour des raisons personnelles et familiales, le projet a capoté alors que nous recueillions des fonds depuis un an. C'est cet argent qui a servi à payer les premiers numéros de *A, rivista anarchica*.

Nous nous sommes retrouvés dans la situation de quelqu'un qui lance un projet dans une certaine direction et qui se retrouve face à un autre projet qui lui appartient davantage. Avec les initiatives de la Croix noire anarchiste, la publication de la revue a été mon activité principale parce que j'en ai été le « directeur » pendant quatre ans, jusqu'en 1974. J'ai alors quitté *A* pour m'occuper d'une nouvelle revue internationale, *Interrogations*. En 1973, j'avais rencontré Louis Mercier Vega, la personne qui m'a le plus influencé sur le plan intellectuel.

La rédaction de la revue *A* était surtout milanaise, avec Luciano et Finzi, Fausta et moi. Rossella est arrivée en 1971. Finzi a contribué financièrement au projet avec ses économies personnelles. Quelques autres personnes participaient à la revue, mais nous composons le noyau de la rédaction. Ambrosoli et Berti étaient des collaborateurs fixes et écrivaient un article dans tous les numéros ou presque.

Notre objectif était de faire un journal anarchiste contemporain, lisible, intéressant, attirant du point de vue graphique. Nous avons immédiatement porté au premier plan l'image, l'illustration, etc.

La revue anarchiste *A* était très liée à l'action et à la propagande anarchiste de l'époque, à la contre information. C'était du sang et de la chair et en plus, nous voulions introduire de nouveaux éléments d'analyse non traditionnels.

A [la revue anarchiste] a été très bien accueillie par les anarchistes. Au bout de deux ou trois ans, nous imprimions douze ou treize mille exemplaires et en vendions dix mille. C'était un succès énorme. Je crois que maintenant ils en vendent trois ou quatre mille exemplaires...

Le local du Cercle Ponte della Ghisolfà a continué à accueillir différents groupes, à organiser quelques conférences, mais moins que dans le passé car les activités se sont diversifiées... C'était toujours les mêmes qui le faisaient

vivre, même si d'autres jeunes sont arrivés et repartis continuellement. Le plus gros afflux date du début des années soixante-dix. Certains sont restés, beaucoup s'en sont allés, mais peu de nouveaux sont arrivés ensuite.

Venons-en maintenant à ta rencontre avec Louis Mercier Vega.

Je l'ai connu en 1973. J'étais allé à Paris pour le voir, parce que j'avais lu son livre, *L'Inceivable anarchisme*, et parce que Pio Turrone m'avait dit que c'était un camarade très intéressant. Ils étaient en contact depuis 1946, lorsque Mercier a commencé à collaborer à *Volontà*. Nous sommes allés le rencontrer pour lui proposer de créer une revue internationale, un projet qu'il mûrissait de son côté et qu'il a trouvé immédiatement excitant parce que quelques mois plus tard, il faisait circuler la proposition de publier une revue internationale anarchiste en quatre langues... Entre temps, Rossella était entrée dans ma vie. Depuis 1971, elle est ma compagne, dans la vie et dans l'activité politique. Ma femme et moi nous sommes séparés en janvier 1971 et je me suis « fiancé » avec Rossella en avril de la même année.

En quoi le livre de Mercier, L'Inceivable anarchisme, te semblait-il intéressant ?

Je l'avais trouvé original et moderne. Il présentait un anarchisme intellectuellement fascinant, même s'il me semble aujourd'hui qu'il était encore dans le sillon traditionnel.

À l'époque, il me semblait être tout à fait à l'avant-garde.

Les rapports avec Mercier nous ont fait découvrir des affinités sur des thèmes tels que les « nouveaux patrons », la technobureaucratie. Il avait déjà écrit sur ce sujet dans les années quarante mais nous n'avons découvert ces textes que plus tard. En outre, nous avions des affinités sur le désir de réfléchir d'une façon lucide à la réalité existante, sans rhétorique, sans s'appesantir sur la propagande, sans se faire d'illusions, sans illusions... et aussi sans regrets... comme disait Mercier. C'est pourquoi il a été pour moi un maître à penser, au moins durant les quelques années où je l'ai fréquenté, entre 1974 et 1979.

À partir de 1973-74, mon engagement et, en partie, celui de mes camarades, s'est plutôt dirigé vers des activités culturelles que militantes au sens traditionnel. C'est ainsi que nous avons commencé à organiser des colloques. Le premier, en 1976, portait sur Bakounine, le second, en 1979, portait justement sur les « nouveaux patrons », puis il y en a eu un sur l'Autogestion, l'Utopie,

etc. Il y avait eu auparavant, en 1971, une rencontre qui avait donné lieu à la publication des cahiers de l'*Antistato* de Pio Turrone, qui ont accueilli notre première contribution collective intitulée « Une nouvelle analyse pour une stratégie ancienne ».

La revue *Interrogations* allait devenir le premier « laboratoire » intellectuel d'anarchisme contemporain. J'ai eu récemment encore la confirmation qu'elle avait eu une certaine importance auprès des anarchistes et des libertaires de par le monde, mais au niveau du public, le succès a été si médiocre que les ventes sont rapidement arrivées au-dessous du niveau supportable. L'argent que Mercier Vega avait investi a servi à couvrir les frais des quatre premières années. Il avait mis dans l'affaire tout ce qui lui restait avant de se suicider... Nous avons réussi à publier encore un numéro double, uniquement en italien, dans l'espoir que, l'obstacle des langues en moins, les ventes augmenteraient. Cela n'a pas été le cas, donc *Interrogations* a cessé de paraître. Mais c'est encore une référence. Un petit exemple : il y a quelques années, *A batalha*, la revue portugaise, a repris un article sur les groupes d'affinités, écrit justement par Mercier.

Je crois que cela a été un laboratoire important... Il y avait Mercier, moi, mais aussi Rossella, qui a été dès le début l'une des responsables de l'initiative et qui a joué un rôle fondamental. Puis il y avait Marianne [Enckell], Luciano, de façon irrégulière (il s'occupait en priorité de A, avec Finzi), Roberto Ambrosoli qui s'est occupé de toutes sortes de choses, mais surtout de l'aspect technique quand la rédaction est passée à l'équipe italienne. En effet, les deux premières années, Mercier a tout géré directement à Paris avec son ami Georges Yvernel. Et comme nous avons décidé que la rédaction technique devait changer de pays tous les deux ans, c'était à notre tour de nous occuper de la gestion de la revue. Les années suivantes, la rédaction aurait dû passer à l'Espagne ou à l'Angleterre. Mais le rédacteur espagnol (Freddy Gomez) avait disparu de la circulation (il a réapparu il y a quelques années en publiant un bon bulletin de critique bibliographique, *A contretemps*) et les deux rédacteurs britanniques ne donnaient aucune garantie de continuité. D'ailleurs un ou deux ans plus tard, l'un est entré dans le groupe *Solidarity* (d'orientation marxiste révolutionnaire) et l'autre a adhéré au parti communiste britannique.

Nous avons donc dû renoncer au projet de confier la rédaction d'*Interrogations* à des Espagnols ou à des Anglais. Nous avons alors essayé de monter une nouvelle rédaction italienne avec une édition elle aussi uniquement italienne (avec des résumés en français, anglais, espagnol), mais cela n'a pas marché, alors nous sommes passés à autre chose.

La revue Interrogations a-t-elle ouvert de nouvelles voies pour l'anarchisme contemporain ?

Pour l'anarchisme, je ne sais pas, pour nous oui. Pour nous, cela a été la première ouverture à une intelligence critique littéraire internationale.

Par le biais de cette revue, nous avons entretenu des relations durables avec une partie des intellectuels libertaires internationaux qui y ont collaboré. Ils étaient presque tous en contact avec Mercier qui était une figure exceptionnelle en matière d'intellectualité lucide et d'anarchisme passionné.

Ensuite, nous avons suivi cette voie en organisant tous les deux ans des colloques d'études internationaux. Le premier a eu lieu alors que Mercier, notre « papa », était déjà mort : il avait rédigé son intervention au printemps 1979 et s'était suicidé en novembre. En prévision du colloque, il nous avait envoyé son texte comme promis, maintenant son engagement jusqu'au dernier moment. C'était une personne exceptionnellement étrange, même dans ce domaine.

Durant ces années-là, nous avons aussi commencé à collaborer régulièrement avec Marianne Enckell, Eduardo Colombo et Heloisa Castellanos.

Ces colloques ont commencé à avoir un succès d'estime, de public, d'intérêt...

Un succès énorme pour nous et par rapport à nos critères. Un public de cinq cents personnes a participé aux premiers colloques, ainsi que dix, vingt, trente intervenants de diverses origines politiques, parce qu'au début nous avions peu d'intellectuels anarchistes qui pouvaient apporter des contributions. Et puis nous aimions interagir avec des intellectuels non anarchistes qui tenaient des propos intéressants pour les anarchistes. C'est toujours ainsi que nous avons procédé, aussi bien pour les colloques que pour *Volontà*, que nous avons géré à Milan à partir de 1980, pour la maison d'édition Eleuthera en 1986 et pour *Libertaria*, plus près de nous...

Nous pouvons donc affirmer qu'à partir de la moitié des années soixante-dix, notre principale activité a été culturelle et intellectuelle, parce que nous ne nous sommes pas contentés de penser, nous avons publié. En 1976, nous avons fondé le *Centro Studi libertari*, la même année nous avons pris la gestion de l'*Antistato*, que nous avons gardée jusqu'en 1985. Disons que nos colloques étaient des occasions importantes de travail culturel collectif. C'était des rencontres pour anarchistes et pour sympathisants. Juste avant que nous n'arrêtions, il venait encore deux ou trois cents personnes à ces rencontres, et c'est beaucoup car nos colloques étaient plutôt « corsés »...

Généralement, nous les organisations à Venise, parce qu'il y avait là de grandes possibilités sur le plan logistique. La plus grande rencontre organisée par le *Centro Studi Libertari*, comme tu le sais, s'est tenue à Venise en 1984, et a attiré des milliers de personnes au bord des canaux...

Et le Cercle Ponte della Ghisolfa ?

Je l'ai quitté en 1980, mais jusque là, j'ai continué l'action militante « ordinaire ». Quant aux GAF, nous avons décidé de clore l'expérience en 1977, parce que le « modèle parti », même dans la version très anarchiste des GAF, ne fonctionnait plus. Pourquoi ? Parce que le temps n'était plus, ou n'avait peut-être jamais été adapté au « modèle parti » au sens large, sans aucune connotation électorale ou hiérarchique. Parti dans le sens de faction organisée, d'organisation politique qui prend des positions. Je crois que nous étions en train de devenir aussi une icône « institutionnelle » dans le mouvement, ce que nous ne voulions pas...

Nous avons rédigé un texte sur les raisons de la dissolution des GAF (auto-dissolution des avant-gardes, pour reprendre une expression de Loureau). Avec le recul, il me semble qu'il s'est agi d'une expérience très profitable, non seulement sur le plan du travail intellectuel collectif, mais aussi sur le plan de l'organisation, de la collaboration militante et de l'amitié fraternelle.

Dans les années soixante-dix, y a-t-il eu selon toi une évolution du mouvement anarchiste, des idées ?

Oui, mais tout n'a pas été positif. Je pense qu'au fond il y a eu un repli soit sur des positions d'imitation gauchisante, de la gauche extraparlamentaire, soit sur les positions de l'anarchisme traditionnel, avec çà et là quelques touches d'imitation de la lutte armée, je dis bien quelques touches que je considère pour ma part déplorables. (D'ailleurs, par la suite, je ne me suis jamais reconnu dans les actions des Brigades rouges ni dans celles d'Action révolutionnaire...)

Le « peuple » anarchiste a peu à peu diminué. On a atteint le maximum, numériquement parlant, au milieu des années soixante-dix. En ce qui concerne la qualité, il y a eu un vieillissement du mouvement, ce qui signifie parfois une maturation positive, mais ce qui peut signifier aussi que les meilleurs s'en vont et qu'il ne reste que le pire. Il y a eu un peu de tout cela. Pour mieux comprendre ce qui s'est passé, il faudrait prendre des cas particuliers, ce que je n'ai pas l'intention de faire aujourd'hui...

En 1976, le Cercle *Ponte della Ghisolfa* a déménagé *viale Monza*, au moment où déménageait aussi la section milanaise de la FAI. Nous avons partagé un

nouveau local, en payant un loyer modéré à la mairie de Milan, grâce à un vieux conseiller municipal socialiste qui avait des sympathies anarchistes. Nous avons remis le local à neuf grâce à des fonds recueillis au festival de la jeunesse prolétaire de *Parco Lambro* qui a été un épisode important pour les jeunes Milanais de l'époque. Ce festival était né sous l'impulsion de *Re nudo* : hippies, fumeurs de cannabis, sexe et marijuana, etc. Mais en 1975, avec une grande partie de la gauche extraparlamentaire, nous avons organisé une manifestation beaucoup plus importante, qui s'est déroulée non pas dans les collines, comme cela se faisait auparavant, mais dans le plus grand parc de Milan, le *Parco Lambro*. Nous avons fait des bénéfices aux stands gastronomiques que nous avons gérés et nous les avons investis dans l'immeuble de *viale Monza*, qui est devenu le siège de la FAI et du cercle *Ponte della Ghisolfa*, ainsi que du *Centro Studi Libertari* et des éditions *Antistato* pendant quelque temps.

Pourquoi as-tu quitté le Cercle Ponte della Ghisolfa ?

Par lassitude, je pense, et parce que je n'y croyais plus beaucoup... Nous avons fait tant de choses, nous avons créé une Ligue libertaire, qui a regroupé de nombreux groupes de jeunes libertaires, surtout après la flambée de 1976-1977, qui avait conduit chez nous beaucoup de jeunes. Si la plupart de ces groupes ont disparu, certains sont encore actifs, de façon périphérique. Cette Ligue organisait cinq ou six groupes de divers quartiers constitués par des jeunes plus ou moins libertaires ou anarchistes¹⁷. Elle a aussi mené des activités politiques, par exemple une campagne pour le transport public gratuit, des blocages dans le métro. La FAI n'appartenait pas à cette Ligue parce que même s'il n'y avait pas d'animosité entre nous et ses militants, il n'y avait pas beaucoup d'affinités. Chacun agissait de son côté. Parfois nous collaborions à certains événements, pour le Premier mai par exemple. Mais c'est tout.

Nous en sommes à la fin des années soixante-dix. C'est-à-dire à vingt ans de ton entrée dans le mouvement anarchiste, quand tu as trouvé surtout des petits vieux occupés à parler du passé et à lire Umanità nova le dimanche matin... Pendant tout ce temps, il s'est passé beaucoup de choses : la création de revues, l'ouverture de nouveaux locaux, le lancement de nombreuses activités culturelles... Tout cela a-t-il contribué à un renouveau de l'anarchisme ?

17. Une expérience qui rappelle ce qui s'est passé à Lyon à cette même époque avec la Coordination libertaire. Cf. la brochure de Claude Parisse, *Les anarchistes et l'organisation*, Lyon, ACL, 1989.

Oui, mais pas suffisamment selon moi. Mais il était peut-être impossible de faire plus. Je ne sais pas.

Mais je ne crois pas qu'il y ait eu un grand renouveau de l'anarchisme...

Vous avez fait beaucoup d'efforts avec les colloques... au début, n'avez-vous pas pensé que vous étiez en train de réussir ce renouveau ?

Au début nous y croyions, mais en réalité, je suivais personnellement quelques exigences thématiques intellectuelles que l'anarchisme traditionnel ne m'avait jamais expliquées de façon convaincante. Par exemple l'analyse de classe. Le colloque sur les « nouveaux patrons » a en fait été un discours sur les classes. Je n'avais pas été convaincu par le discours de classe marxiste, alors nous avons fait un effort, réussi ou pas, pour clarifier les choses.

L'autogestion, l'utopie étaient autant de thématiques que je voulais clarifier, au-delà de ce que pouvait me donner la littérature anarchiste passée et présente...

D'ailleurs tu as publié plusieurs des actes de ces colloques¹⁸, il est inutile que tu m'en demandes davantage ! Les efforts ont été fournis, les résultats ne m'ont pas semblé brillantissimes, mais on ne peut jamais savoir ce qui va se passer...

Ajoutons que grâce à ce travail, nous avons réussi à susciter un certain intérêt intellectuel, à établir un rapport dialectique même avec des non anarchistes, plus ou moins libertaires, certains beaucoup, d'autres pas du tout. Je ne sais pas, il n'en est pas resté grand-chose. C'est ainsi.

Les quatre mousquetaires ont continué chacun à expérimenter quelque chose de particulier, qui l'économie, qui la philosophie...

Au début, nous avons aussi essayé de nous spécialiser pour permettre une diversification dans l'unité d'école et de pensée. C'est ainsi que Luciano avait des compétences en économie, Berti en histoire, moi en philosophie politique... et cela a fonctionné quelque temps, mais pas longtemps car, avec le temps, une certaine distance s'est installée entre nous....

Pourquoi avez-vous créé le Centro Studi Libertari en 1976 ?

18. Cf. le catalogue de l'Atelier de création libertaire.

D'une part pour promouvoir une recherche libertaire originale. D'autre part pour conserver la mémoire de l'anarchisme à travers un centre d'archives. À l'époque il n'y en avait aucun en Italie, à part l'*Archivio Famiglia Berneri*, qu'Aurelio Chessa gérait de façon très personnelle, par idiosyncrasie. Nous avons donc pensé que la communauté anarchiste devait avoir ses archives, un lieu où conserver sa mémoire historique. Dès le début, la démarche a été ambivalente dans ses perspectives, puis nous avons aussi changé le nom, d'un côté l'*Archivio Pinelli* et de l'autre le *Centro studi libertari*, même si les deux choses sont gérées par les mêmes personnes.

Actuellement, c'est Rossella, Luciano, Cesare et moi qui nous en occupons avec l'aide de quelques camarades...

Toujours en 1976, nous avons aussi commencé à gérer la maison d'édition *Antistato* et nous avons publié des livres sous ce nom jusqu'en 1986. Puis nous avons créé *Eleuthera*.

Avec l'*Antistato*, nous avons publié un peu d'anarchisme classique, mais aussi des textes de Mercier Vega, de Colin Ward, les actes du colloque sur Bakounine, sur les « nouveaux patrons », un Simon Leys sur la Révolution chinoise, etc. Nous essayions de faire une chose et l'autre, de rester proches de l'anarchisme traditionnelle et d'élargir notre champ d'action vers l'anarchisme contemporain – même s'il n'était pas, et n'est toujours pas, très riche – et vers la pensée libertaire, au sens large. Cet embryon a donné *Eleuthera* qui s'est développé avec une plus grande personnalité.

Comment et pourquoi avez-vous décidé de fonder Eleuthera en 1986 ? En d'autres termes, pourquoi n'avez-vous pas continué à vous occuper des éditions Antistato dont Rossella et toi vous occupiez déjà depuis dix ans ?

Parce que d'une part il nous semblait qu'une maison d'édition « strictement » anarchiste était allée au bout de ses possibilités, même s'il y avait déjà une ouverture avec la collection « *Segno libertario* ». D'autre part, après une bonne réussite dans la première moitié des années soixante-dix, vers la fin de la décennie, les ventes ont commencé à décliner et les problèmes de distribution se sont accentués. Cela était dû à la vague descendante que connaissait le mouvement ainsi qu'à la gestion peu efficace, dilettante et militante des éditions *Antistato*. En outre nous pensions qu'il était plus intéressant de développer ce que nous avions à peine effleuré avec la collection « *Segno libertario* », en en faisant une priorité dans une nouvelle maison d'édition artisanale plutôt que militante.

Vous avez alors liquidé les éditions Antistato ?

Non, nous en avons transmis la gestion à un groupe de Turin, mais cela n'a pas marché.

Eleuthera est née de mon initiative et de celle de Rossella, comme du reste l'*Antistato* mais avec un apport financier plus important : c'était de l'argent que j'avais gagné lors de deux missions d'enseignement [en Afrique]. Avec cet apport financier, avec l'aide d'autres camarades et avec le travail bénévole à plein temps de Rossella, le mien à temps partiel (parce que je continuais à enseigner à l'université), nous avons organisé un plan de travail entièrement nouveau, avec un nouveau graphisme, une distribution commerciale assez efficace, en tout cas adaptée à notre structure, telle que nous l'entendions, c'est-à-dire artisanale. Nous avons ainsi entamé ce nouveau parcours, de façon expérimentale, comme au début de toute entreprise, et je dois dire que nous avons eu dès le début de bons résultats. Nous avons donc continué à augmenter chaque année le nombre de titres publiés : de cinq ou six, ce qui correspondait à ce que nous publiions avec l'*Antistato*, nous sommes passés à dix ou douze quelques années plus tard.

Ce choix éditorial vous a peut-être poussés à publier des textes qui n'avaient plus « rien d'anarchiste » ?

Eleuthera pratique trois types de choix éditoriaux : la pensée anarchiste classique, pour commencer, qui concerne de moins en moins de titres, une dizaine en tout. Nous avons surtout publié des anthologies. Nous avons choisi ce que nous jugeons le plus actuel et le plus valable pour la culture contemporaine, moins pour connaître, par exemple, la pensée de Kropotkine dans toute son ampleur que dans les intuitions et stimulations qui sont toujours dignes d'intérêt.

D'autres ouvrages portent sur la pensée libertaire au sens large, de l'écologisme au féminisme, à différentes thématiques, dont les dernières en date concernent les *no global*, *alter global*...

Enfin, certains titres ne sont pas explicitement libertaires mais peuvent aussi être lus avec cette optique. Par exemple, des ouvrages d'anthropologie, d'urbanisme, d'éthologie...

Nous avons aussi publié des œuvres de fiction. Certaines ont été bien reçues, c'est le cas des livres de Kurt Vonnegut, d'autres assez bien, dans le cas d'Ursula K. Le Guin. Les six ou sept autres titres de cette collection n'ont eu qu'un succès très relatif. Depuis quelque temps, nous avons cessé ce genre de publication car la diffusion ne compensait pas les coûts. L'idée de départ était de publier des œuvres de fiction de nature libertaire, ce qui est difficile à trouver.

Quels ont été vos best-sellers ?

Sans comparaison, les deux livres de Marc Augé sur l'anthropologie du quotidien, *Non-lieux* et *Un ethnologue dans le métro*. Pour le premier titre, nous avons dépassé les vingt mille copies. Je ne pourrais pas expliquer ce « succès ». Sinon, j'essayerais de refaire le coup...

Le second auteur que nous avons le plus vendu est Vonnegut ou peut-être Chomsky. Ils tournent tous deux autour de quatre ou cinq mille exemplaires...

N'y a-t-il pas eu aussi ce livre sur Ben Laden ?

Oui, mais c'est un cas unique parce que le livre est sorti peu avant l'attentat du 11 septembre 2002, et on se l'est arraché comme des petits pains en quelques mois, si bien que nous en avons vendu dix ou onze mille exemplaires. C'est d'ailleurs un exemple de livre non libertaire, mais démocratique et de gauche...

Qui choisit les textes à publier ?

C'est moi pour la plupart. Dans la répartition partielle des fonctions, je m'occupe aussi de la rédaction, de la recherche des titres à publier, activité pour laquelle je suis épaulé par Rossella et par divers conseillers. Quand Rossella et moi avons des difficultés à choisir – Rossella a une plus grande sensibilité que moi aux potentialités de vente des ouvrages – nous en discutons soit avec d'autres collaborateurs d'*Eleuthera*, soit avec des conseillers compétents dans différents domaines. C'est pour cela qu'un collectif de rédaction se réunit une fois par mois. À ces réunions participent quelques camarades anarchistes ou intellectuels libertaires de Milan, une demi-douzaine de personnes en plus de Rossella et moi. Et nous avons des conseillers qui nous font des suggestions à distance.

Le tirage moyen de nos livres est de mille, mille cinq cents exemplaires. Nous avons calculé que sur les cent cinquante titres publiés jusqu'à présent, en retirant les plus vendus et les moins vendus, nous arrivions à une vente moyenne de mille quatre cents exemplaires par titre. Ce qui veut dire que nous vendons certains titres à quatre ou cinq mille exemplaires et d'autres à quatre ou cinq cents.

Ce qui arrive le plus fréquemment, c'est qu'un ouvrage se vende à mille exemplaires.

En 2006, vous fêtez le vingtième anniversaire de votre création, et Rossella continue à s'en occuper à temps plein, sans être « payée » pour son travail. Ton travail non plus n'est pas « rétribué »...

C'est vrai, mais certains de nos collaborateurs sont rémunérés. Nous en avons actuellement trois à temps partiel. Et puis il y a ceux qui nous aident bénévolement. Une grande partie du travail est bénévole...

Eleuthera est connue comme maison d'édition libertaire ou simplement comme une petite maison d'édition ?

Nous en parlons comme d'une maison d'édition libertaire. Dans le milieu de l'édition, nous sommes connus comme anarchistes. *Eleuthera* est une maison d'édition libertaire gérée par des anarchistes, mais de nombreux libraires ne savent probablement pas que nous sommes anarchistes. En effet, certaines librairies se contentent de vendre nos titres les moins marqués idéologiquement, comme les livres de Marc Augé.

Quelles réactions a suscitées, chez les anarchistes et au sein du mouvement anarchiste, le changement du nom de la maison d'édition, d'Antistato à Eleuthera, et des thèmes des livres que vous publiez ?

Comme dans d'autres domaines, il faut distinguer ce que nous entendons par anarchistes. Les militants du mouvement représentent quelques centaines de personnes, voire un millier, cela dépend de la façon dont on procède à la classification. Mais il y a aussi les milliers de personnes qui se considèrent plus ou moins anarchistes et qui, à leur façon, sont parfois actives, mais ne se reconnaissent pas dans les structures du mouvement, les groupes, les cercles, etc. Posons le problème autrement. Disons qu'avec *Eleuthera*, nous avons touché ces « anarchistes non organisés », non pas qu'ils ne soient pas organisés dans leur vie, mais ils ne fréquentent pas les locaux anarchistes, ils ne vont pas dans les cortèges anarchistes. Nous sommes sûrs de les avoir atteints puisque nous vendons des milliers d'exemplaires des livres que nous publions. Depuis que nous avons créé un site Internet en 2004, nous avons eu soixante mille contacts en un an, ce qui est beaucoup. Auparavant, nous avions constitué une liste de six mille adresses obtenues par le biais des petites cartes insérées dans les livres que nous envoyons à nos lecteurs. Cela veut dire que six mille personnes nous ont écrit. Bien sûr, nous ne savons pas de qui il s'agit car nous n'avons pas mené d'enquête, mais nous pensons avoir atteint une grande partie des « anarchistes non-encartés » dans la société. Nous pensons aussi avoir atteint la frange libertaire dont nous continuons à penser qu'elle existe et qu'elle est potentiellement vitale pour un renouveau de la « mouvance anarchiste », pour ne pas dire de l'anarchie tout court.

Tu as commencé à t'intéresser à l'anarchie et à l'anarchisme en gardant toujours un œil sur le passé.

Bien sûr, l'Ukraine, la Première Internationale, l'Espagne...

Puis avec tes camarades les plus proches, vous avez ressenti le besoin de renouveler cette pensée anarchiste et de vous adresser, à un certain moment, à cette frange libertaire. Comment la définirais-tu ?

Il est impossible d'en donner une définition. Je peux te resservir la vieille métaphore de l'alcool. Il existe de nombreuses boissons alcoolisées dans lesquels l'alcool est obtenu à partir de fermentations ou de concentrations différentes. Même si les thèmes et les lieux changent, il s'agit toujours de boissons alcoolisées. L'alcool pur est imbuvable, mais l'alcool est essentiel pour faire une boisson alcoolisée. Disons que l'alcool pur est l'anarchie, mais il est produit pour devenir buvable selon les temps et les lieux de production, et selon les matières premières utilisées qui sont presque toujours différentes.

Dans cette métaphore de l'alcool, le mot « libertaire » pourrait représenter le cidre, c'est-à-dire une boisson alcoolisée à faible teneur en alcool !

Je ne veux pas être méprisant envers cette boisson (ni envers cet anarchisme modéré) que j'apprécie et je ne veux pas dire non plus que ceux qui appartiennent à cette frange ne sont pas suffisamment anarchistes. Une boisson peu alcoolisée peut même être une qualité, parce que dans la plupart des cas, une boisson à faible teneur en alcool est préférable. Mais la métaphore ne va pas jusqu'à l'abstinence.

Non seulement, il n'y a pas de mépris, mais il y a de la considération pour ces boissons faiblement alcoolisées, parce que l'anarchie n'est pas buvable pure à cent pour cent, du moins pour le moment. Nous verrons si une nouvelle « espèce » humaine, capable de boire de l'anarchie pure, se développe, mais, pour le moment, c'est, sur le plan anthropologique, impossible à proposer. L'anarchie peut et doit être pensée de la même façon que nous pensons à la quantité d'alcool à mettre dans nos boissons...

Crois-tu que cela n'ait pas été fait jusqu'à présent ?

Au fond, l'anarchisme classique était lui aussi plus libertaire qu'anarchiste. Par exemple l'action de Bakounine et de la Première Internationale, ce n'était pas de l'anarchie ; il s'agissait d'une pratique libertaire ayant un contenu par-

tiellement anarchiste. L'anarchosyndicalisme était et est toujours une action et une pensée libertaire.

Si nous rembobinons le film de ton histoire anarchiste, peut-être pouvons-nous dire qu'au début, ce qui t'intéressait était « l'anarchisme pur », dont tu t'es rendu compte qu'il était imbuvable, tu as alors songé à « imiter » les Provos, ou à diluer l'alcool dans le cercle Wilhem Reich, en créant une section de l'USI...

Je n'essayais pas consciemment de trouver une boisson moins alcoolisée. Je pensais plutôt être « malin ». *[Sourire]*.

Malin, parce que tu pensais que l'Idée était tellement belle que cela valait la peine de la rendre plus appétissante.

En écoutant ce que tu m'as raconté, il m'a semblé avoir compris que d'abord personnellement, puis avec les quatre mousquetaires (ou la bande des quatre), à travers la revue anarchiste A, les colloques et les éditions Antistato et Eleuthera, tu as quand même essayé de travailler pour un renouveau de l'anarchisme.

Oui, au moins d'en repenser les grands thèmes dont nous savons désormais qu'ils ne seront jamais entièrement résolus. Nous savons aussi que chaque génération a le devoir de les repenser...

Vous avez fourni cet effort jusqu'au point de créer de nouvelles catégories, comme par exemple la technobureaucratie, une idée qui, m'as-tu dit, t'a poursuivi pendant quinze ans.

Oui, cela a été l'un des points principaux de mon analyse de la réalité sociale contemporaine. Si je t'ai dit que cette idée m'obsédait, c'est parce que telle qu'elle m'est arrivée au début des années soixante, elle ne me donnait pas une explication suffisante de la société. Puis en étudiant, en discutant, en travaillant collectivement, nous en sommes arrivés à organiser un colloque consacré à cette thématique.

Ce concept de la technobureaucratie est-il encore applicable aujourd'hui ?

Bien sûr, mêmes'il faut le repenser après tant d'années, surtout après l'implosion du « socialisme réel ». Vers la moitié des années soixante-dix, nous étions convaincus que le phénomène technobureaucratique était analysable dans les deux formes d'ascension de la nouvelle classe. La forme « soviétique » et la forme « capitaliste », la forme du collectivisme bureaucratique ou du capitalisme d'État selon les définitions, et la forme du capitalisme avancé. Aujourd'hui, il est clair que c'est cette deuxième forme qui a prévalu, mais avec de fortes connotations managériales et donc technobureaucratiques (c'est ce qu'a écrit, il y a deux ans,

le keynesien Galbraith, dans un charmant petit livre¹⁹). Il faudrait revoir un peu l'analyse et aussi adoucir la rigidité de notre système à trois classes, qui était pourtant plus dynamique que le schéma à deux classes. Cette analyse de l'articulation du pouvoir dominant sur le plan social est toutefois limitée. Elle est utile mais insuffisante pour comprendre de façon critique les mouvements contemporains...

Y a-t-il eu dans ton histoire et dans tes activités d'anarchiste quelque chose de particulier qui t'a poussé à t'adresser au monde des « libertaires »...

Je crois que c'est la sensation ou la certitude que la pratique anarchiste traditionnelle n'était absolument pas satisfaisante et ne donnait pas de résultats. Elle nous aurait renvoyés ou elle nous renverrait à un ghetto anarchiste ultra minoritaire, si ce n'est à l'extinction. Il y a eu en outre la certitude, ou l'impression, que l'anarchisme peut être vivant, chair et sang de la société, rien qu'en se faisant libertaire, c'est-à-dire en se rendant compatible avec la réalité des révoltes dans le corps social et dans les différentes réalités géographiques et historiques du monde.

De cette constatation a donc germé la volonté, l'effort que vous avez fourni pour que « l'intelligence critique libertaire avance sur ce terrain »...

Oui, mais nous avons fourni cet effort surtout à partir des années soixante-dix jusqu'aux années quatre-vingt : d'abord avec le projet *Interrogations* puis à travers *Volontà* et les colloques d'études, grâce auxquels nous avons entretenu des relations internationales avec des intellectuels anarchistes et libertaires. Ensuite, nous nous en sommes moins occupés. Mais nous avons continué à maintenir des relations avec la France, l'Amérique du Nord, l'Amérique latine, mais plutôt à travers l'activité éditoriale et la correspondance du *Centro studi libertari* ainsi qu'à travers le bulletin que nous publions. Disons que ces dernières années, ces relations se sont un peu relâchées, parce que nos centres d'intérêts se sont déplacés.

Enfin, je ne sais pas si notre travail a été très fructueux même si, à mon avis, nous avons tiré beaucoup de profit de ces rapports internationaux : stimulations, idées, articles, personnages...

Pourrais-tu en citer quelques-uns ?

19. *Les Mensonges de l'économie*, J. K. Galbraith, Paris, Grasset, 2004.

Je pourrais en citer beaucoup mais ne donnerai que deux noms, les plus célèbres, Bookchin, Chomsky.

En examinant brièvement la pensée de Bookchin et Chomsky, qui sont les plus cités au sein du mouvement libertaire, on peut ajouter que la contribution de Bookchin à la pensée anarchiste contemporaine a été importante. Tandis que chez Chomsky, il n'y a pratiquement rien d'original en matière de pensée anarchiste. Mais il est malgré tout intéressant comme analyste irréductible et critique de la politique américaine. Bookchin a été plus original avec sa proposition d'insertion organique dans la pensée libertaire, le mariage de la pensée anarchiste avec la pensée écologiste, assez original dans sa proposition de municipalisme libertaire. Même si elle n'a pas eu un grand succès, comme tu le sais, cette idée était très stimulante, moins toutefois que le concept d'écologie sociale.

As-tu l'impression que des penseurs libertaires originaux se soient manifestés au cours de ces dernières années ?

Colin Ward... même si cela remonte à plus longtemps. Lui aussi nous a beaucoup stimulés, mais ce n'est certainement pas une *new entry* dans la pensée libertaire. Puis il y a Castoriadis, qui selon nous a beaucoup contribué à la pensée libertaire, même s'il ne s'est lui-même jamais défini comme libertaire ou anarchiste, avec sa théorie de l'imaginaire social et avec l'idée d'autocréation de la société et de l'homme qui me rappelle un peu l'autopoïèse de Maturana²⁰.

Dans la pensée de Colin Ward, il y a beaucoup de bon sens...

Comme chez Malatesta.

Mais d'une autre façon. Ward s'intéresse à un projet de révolution dans lequel émergent les forces libertaires du présent et la dialectique non résolue et insoluble entre autorité et liberté... Il faut se replacer dans le contexte. À l'époque de Malatesta [1853-1932], la Révolution était encore une idée que l'on pouvait envisager, c'était pensable (Malatesta y a même pensé trop longtemps). Disons qu'en Italie, jusque dans les années vingt, une révolution était encore pensable. Colin Ward appartient à la période de l'après Deuxième Guerre mondiale, c'est un Anglais. Sa pensée et son œuvre se situent dans une réalité objectivement non révolutionnaire, une réalité où la révolution n'est pas pensable. C'est probablement pour cela qu'il a pensé à une praticabilité de l'anarchie en prenant exemple sur ce qui est et apparaît plus ou moins spontanément dans la société, en l'interprétant de façon anarchiste.

20. Humberto Maturana est un biologiste, cybernéticien et philosophe chilien, né en 1928 à Santiago du Chili.

Tu as cité des Américains, un Anglais, Castoriadis, qui était franco-grec... Y en a-t-il d'autres ?

Nous pouvons ajouter à cette liste Lourau, qui a lui aussi donné quelque chose d'intéressant, et Eduardo Colombo, « argentino-parisien », et d'autres probablement, mais dans une moindre mesure...

Et en Italie ?

Personne... Du moins personne du niveau de ceux que j'ai cités.

Et pourtant vous avez fourni beaucoup d'efforts. Or, il ne semble pas qu'une pensée originale soit ressortie de tout le travail réalisé par ces quatre mousquetaires anarchistes italiens (Ambrosoli, Berti, Bertolo, Lanza)...

Nous avons dit des choses nouvelles sur la technobureaucratie, le pouvoir, l'utopie, l'autogestion...

Certainement, mais cela n'a pas réussi à sortir du milieu anarchiste et libertaire intellectuel italien, ou du moins, l'écho de vos efforts n'est pas perceptible dans d'autres pays, à l'exception de quelques rares publications. Pour quelles raisons ?

Peut-être parce que nous nous sommes arrêtés trop tôt et pour des raisons différentes. Les quatre dont tu parles sont devenus cinq avec Rossella Di Leo et, avec le temps, le nombre est tombé à trois... parce qu'Ambrosoli s'est retiré, ainsi que Berti, en partie, même si, en tant qu'historien, il a continué à s'intéresser à l'anarchie, tandis que Lanza, Rossella et moi sommes désormais devenus les promoteurs de la pensée d'autrui plutôt que de la nôtre, Lanza en tant que directeur *de facto* de *Volontà* d'abord et de *Libertaria* ensuite, Rossella et moi en tant qu'éditeurs d'*Eleuthera*. Depuis la moitié des années quatre-vingt, nous sommes surtout promoteurs, chasseurs de la pensée libertaire et anarchiste des autres, et ce travail nous a pris presque toutes nos énergies.

Et c'est vrai que notre travail intellectuel n'a eu qu'une faible influence sur un anarchisme « officiel » qui continue à se présenter surtout comme « anarchisme traditionnel » qui repose toujours sur un langage et des mythes de gauche.

Il se peut que nous ayons eu davantage d'influence sur les anarchistes « non structurés », non « visibles », qui sont beaucoup plus nombreux...

Ce qui est certain, c'est que quand tu es arrivé dans le mouvement anarchiste, il y avait peu d'intellectuels, alors qu'aujourd'hui, il y en a beaucoup plus.

Là encore il faut expliquer ce qu'on entend par intellectuels, au sens sociologique, c'est-à-dire ceux qui ont un emploi intellectuel, ou pour désigner ceux qui produisent une pensée, en ce qui nous concerne, libertaire et originale. Dans le premier sens, il y en a beaucoup en Italie, il y a beaucoup d'enseignants, et même des professeurs des universités. Dans le second sens, il me semble qu'il y en a beaucoup moins. Peu de choses... Il n'y a pas de grandes figures, sans arriver jusqu'au niveau de Castoriadis, ni même de Lourau...

Ni de Bookchin ni de Colin Ward...

Ni même de Mercier Vega. Curieusement, ici en Italie, durant ces deux ou trois dernières années, nous avons vu mourir les rares intellectuels italiens que nous avons réussi à pêcher ou à repêcher, comme Giancarlo De Carlo, qui était déjà anarchiste à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et dont la pratique et la théorie d'architecte avaient été sans nul doute libertaires. Nous avons redécouvert et fait émerger de façon explicite le contenu libertaire de son travail et de sa pensée. De la même façon, nous avons réveillé l'anarchisme latent ou assoupi de Luigi Veronelli, le plus célèbre des œnologues italiens des trente ou quarante dernières années, ou encore celui du peintre Enrico Baj, tous deux morts eux aussi au cours de ces dernières années. Cette génération qui avait précédé la nôtre avait égaré, perdu en route, son anarchisme. Nous, de la génération suivante, avons réussi à la revitaliser. Nous avons réussi à faire une relecture de cette génération et à influencer un peu la nôtre, pas beaucoup, mais nous n'avons cependant pas réussi à trouver, ni à construire une génération successive.

Mais il y a des exemples (Pietro Adamo, Salvo Vaccaro, Francesco Codello...) et puis contrairement à la période où tu es entré dans le mouvement anarchiste, il y a beaucoup de gens qui écrivent...

Bien sûr, et en plus de ceux que tu as cités, il y en a quelques autres, qui ne sont pas tous proches de mes positions...

Dans d'autres pays, il y a malgré tout une frange libertaire et même anarchiste, des personnes qui écrivent des choses intéressantes. Mais LE penseur libertaire ne peut peut-être plus exister aujourd'hui.

Peut-être. Je crois que la pensée, en fin de compte, ne peut être qu'individuelle. Ce qui ne veut pas dire que l'individu pense en dehors de tout lien. L'individu

est fait de relations, bien sûr, même l'individu créatif intellectuellement. Mais la pensée est une fonction du cerveau individuelle qui résume et parfois dépasse la pensée collective. Parfois il l'exprime, mais parfois il la devance et elle revient réabsorbée. Sans trop philosopher sur ce point, ce n'est peut-être pas que l'époque n'est plus aux penseurs individuels, peut-être que l'époque n'est pas, et je n'ai pas dit « pas encore », aux écoles de pensée, malgré les réseaux, les stimulations, les idées pratiques...

Cela veut dire, selon toi, que l'anarchisme a changé de nature durant ces cinquante dernières années et qu'il permet de penser les choses différemment ?

Qu'est-il arrivé à l'anarchisme que tu as connu au début des années soixante, à la Grande Idée, qui aujourd'hui semble nous offrir surtout beaucoup de questionnements ?

Je m'interroge justement parce que je suis anarchiste. C'est l'anarchie qui entraîne ces questionnements. Ce qui ne veut pas dire s'interroger uniquement sur l'anarchie.

C'est le fait que je sois anarchiste qui me stimule et me pousse à me poser continuellement des questions et à chercher des réponses provisoires.

Mon anarchisme est différent de celui que je pratiquais il y a vingt ou trente ans. Je suis toujours anarchiste, mais d'une autre façon. Je ne crois pas que l'anarchisme « traditionnel » soit utile... Par exemple, je pense que la révolution anarchiste est en réalité une mutation culturelle, une grande mutation culturelle, pas une insurrection. Heureusement, rares sont ceux qui continuent à penser à l'anarchisme en tant que mouvement insurrectionnel...

Parmi eux, il y a certains de tes amis...

Oui, mais il faudrait voir jusqu'à quel point ils pensent que l'insurrection est l'élément catalyseur du changement social et donc de la révolution. Dans ce processus, les « anarchistes révolutionnaires les plus raisonnables » considèrent aujourd'hui que l'insurrection n'est qu'un élément de ce processus.

Je ne nie pas qu'il puisse y avoir dans le temps, à des moments et dans des lieux différents, des situations insurrectionnelles. Mais il ne s'agit pas de la Révolution anarchiste. Ce ne sont que des phases de transformation et de transition sur le plan social, dues à des contingences historiques, géographiques et environnementales.

Le monde ne peut donc être transformé de façon anarchiste qu'à travers des activités culturelles ?

Oui, mais culturelles au sens large, au sens anthropologique du terme, pas seulement dans celui de culture écrite ou d'intellectualité « élevé », mais aussi dans celui de comportement, de luttes sociales, etc. Je vois comme véhicule de cette mutation la méthode libertaire qui signifie reconnaître, comme Malatesta, si ce n'est l'identité des moyens et des fins, du moins la congruence et la cohérence des moyens et des fins. C'est le noyau méthodologique épistémologique de la méthode libertaire et anarchiste. J'irais même jusqu'à renverser le rapport et à dire que ce ne sont pas les fins qui justifient les moyens, mais les moyens qui justifient les fins.

L'anarchie serait donc un moyen et pas une fin ?

Ni un moyen ni une fin... plutôt une méthode.

L'anarchie peut être comprise selon moi comme un principe qui institue une société non hiérarchisée, de même que l'État est le principe qui institue la société hiérarchisée moderne. Mais je préfère la voir comme une dimension éthique de valeurs, comme une constellation de valeurs que l'on peut synthétiser avec les mots liberté, égalité, solidarité, diversité. C'est donc une anarchie qui n'est pas un modèle de société, ou plutôt un modèle utopique, abstrait, pas très intéressant mais qui peut être utile, autant que l'est la conception du cercle parfait. Il suffit de ne pas s'entêter à le construire parce que c'est impossible : vu au microscope électronique, même le cercle le plus « parfait » est imparfait. Il peut être utile, de façon cognitive, conceptuelle, d'imaginer un modèle abstrait. Mais il est plus utile de voir l'anarchie comme une constellation de valeurs qui doivent influencer notre action quotidienne, individuelle et collective, personnelle et sociale.

Je ne vois pas d'opposition ni d'incompatibilité entre un anarchisme social et un anarchisme en tant que style de vie, comme le pratiquent certains. Je trouve qu'ils sont assez compatibles. Et chacun de nous peut être porté vers l'un et vers l'autre, mais il faut un peu de l'un dans l'autre et vice versa, sinon il ne peut y avoir la cohérence nécessaire qui nous renvoie à la méthode anarchiste. Sans prétendre à une cohérence parfaite entre les valeurs et leur incarnation concrète, il faut tendre vers une attitude la plus libertaire possible, la plus égalitaire possible, la plus solidaire possible, selon les situations, les capacités et les possibilités des individus dans les temps et dans les lieux où nous vivons.

En définitive, mon anarchisme a subi une évolution, mais quand je prends du recul, je trouve qu'il n'a pas beaucoup changé dans son contenu éthique (*ethos*), dans son contenu émotionnel (*pathos*), ni dans son contenu de *logos*, de pensée, d'intelligence, de connaissance, de compréhension et d'interprétation. En faisant défiler ces quarante ans de parcours anarchiste, il me semble que j'ai toujours pu appliquer à mon cas la formule déjà citée de Mercier Vega. Une formule valable aussi bien pour la vision rétrospective de ma vie que pour le futur : sans illusions et sans regrets.

À dire vrai, avec un peu d'illusions et de regrets, mais tendancielle sans illusions et sans regrets.

Depuis plus de quarante ans, tu as rencontré et connu beaucoup d'anarchistes. Comment les décrirais-tu du point de vue strictement humain. Qui sont ces anarchistes, ces gens qui croient, qui plus qui moins, dans l'anarchie et l'anarchisme ?

J'en ai connu personnellement beaucoup, et je dis personnellement parce qu'à travers les biographies écrites, on peut percevoir différemment et de façon erronée la personnalité des gens. Parmi ceux que j'ai connus personnellement, certains avaient un fort caractère ou étaient d'une grande humanité, c'était des personnes somme toute intéressantes. Quelques-uns sur le plan intellectuel, d'autres davantage sur le plan humain et émotionnel. J'ai connu, en plus des vieux camarades italiens, des Italo-américains qui étaient d'une grande humanité et d'une grande force à soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans et qui étaient, à leur façon, encore actifs pour l'Idée, pour leur *Belle anarchie*.

J'ai trouvé moins de personnalités dans les nouvelles générations, mais parmi les vieux aussi, il y avait des gens qui n'étaient pas particulièrement beaux ni admirables.

Dans cette histoire, il y a peu de femmes...

Il y a peu de femmes au début de mon histoire, aussi bien parmi les jeunes anarchistes qui me sont proches que dans le mouvement anarchiste en général, et il y a peu de femmes anarchistes dans la phase actuelle de mon histoire. Il y en a eu davantage dans les années soixante-dix et dans la seconde moitié des années soixante... Dans notre groupe *Bandiera nera*, la proportion était presque équilibrée...

Nous aussi nous sommes demandés pourquoi... Ce que je peux affirmer c'est qu'il y a moins de femmes dans le mouvement anarchiste qu'il y a une vingtaine d'années. L'impression serait peut-être différente si on tenait compte des femmes

libertaires qui ne se reconnaissent pas dans le mouvement spécifique, mais qui sont actives à leur façon. L'âge, la vie, la famille, le travail, il se peut que tout cela touche davantage les femmes que les hommes... mais nous avons aussi vu beaucoup d'hommes se replier dans l'inactivité (politique) puis redevenir actifs, dans une certaine mesure, après dix, quinze ou vingt ans durant lesquels ils s'étaient concentrés sur leur famille et leur activité professionnelle... Rares sont ceux qui ont suivi un parcours ininterrompu.

Pour terminer cette conversation, peux-tu me dire ce que fera Amedeo Bertolo dans les années qui viennent ?

Je ne sais pas. Je navigue à vue, je n'ai pas de projets à long terme, seulement à court terme, comme le travail que je fais pour *Eleuthera* et pour le *Centro studi libertari*...

Peut-être songes-tu à écrire...

Aujourd'hui que j'aurais du temps pour le faire je n'en ai plus envie. Mais nous verrons, jour après jour, année après année. Disons que j'essayerai de continuer à donner quelque chose à l'anarchisme, ou mieux, je chercherai la meilleure façon d'être anarchiste durant les prochaines années, étant donné mon âge et le contexte général... Toujours plus loin pour l'Idée...